

Mère mal aimée

On a tous été témoins d'une situation semblable : une vieille maman coule des jours tristes, dans un centre d'hébergement, abandonnée par ses enfants. Elle les aimait pourtant, passionnément. Elle était peut-être un peu autoritaire dans ses bonnes années. Elle exagérait parfois, en voulant tout gérer, en multipliant les ordres et les interdits. Tout cela partait de bonnes intentions, mal comprises de ses enfants: ils étouffaient. Aussitôt leur majorité atteinte, ils sont partis les uns après les autres. Les visites à la maison se sont faites plus rares, puis, plus rien. Restée seule, leur mère ne comprend pas. Elle s'interroge. Qu'a-t-elle donc fait de si terrible ? Aurait-elle été une mère indigne ? C'est difficile de tout se rappeler. Elle a plus de deux mille ans. Après si longtemps, elle aime toujours ses enfants ; elle en parle avec affection. Ils ont encore besoin de moi, songe-t-elle...



Jean-René Dubé

Mère mal aimée que cette Église désertée par ses fidèles ! Certains l'ont quittée tôt, dans l'indifférence totale, sans vraie raison identifiable. D'autres sont partis par déception : elle ne nous écoute plus... Son discours ne nous rejoint plus. Plusieurs, en colère, ont claqué la porte : elle ne nous comprend pas, elle n'évolue pas. Elle est dépassée. D'autres encore l'ont abandonnée en pleurant et souffrent d'en être éloignés. C'est toujours notre mère, disent-ils, mais elle nous a rejetés. Quelques-uns, enfin, sont restés, par amour. Ils sont inquiets mais ils espèrent... Mère aimante et triste, dont le passé pèse lourd. Elle a pourtant fait beaucoup d'efforts pour parler mieux au cœur de ses enfants. Absents, ils ne le savent pas. Ce sont eux, maintenant, qui n'écoutent plus ce qu'elle a à dire. Si par hasard on entend ce qu'elle dit, on ne la croit plus, on ne la suit plus. Une Église s'écroule, c'est évident! Pourtant, au milieu des restes épars, notre mère est toujours debout. Elle veille.

Tout juste après la Pâque, printemps de Dieu, dans le sillage de la résurrection, pour bien parler de l'Église, il faut nous ajuster au diapason de son fondateur. Jésus, tout en lui promettant la vie éternelle, a rassemblé une petite communauté, lui a transmis un message spirituel et l'a chargée de le porter aux extrémités de la terre. Message révolutionnaire d'amour, de justice et de paix, que l'Église a souvent dénaturé ou oublié. Aujourd'hui, nous le savons, l'Église ce n'est pas d'abord un enchevêtrement d'officines très importantes, c'est l'ensemble des croyants, porteurs du message de Jésus. C'est le peuple de Dieu en mission. Nos églises peuvent bien s'écrouler, notre foi est grande. Comme dit Gamaliel au Sanhédrin : « Laissez-les aller, si leur entreprise vient des hommes, elle disparaîtra; si elle est de Dieu, vous ne pourrez rien faire » (Ac 5, 38-39). □

Au moment d'achever ce numéro, nous apprenons la mort du Pape Jean-Paul II; que notre prière de reconnaissance monte vers Dieu pour le grand témoin spirituel qu'il fut pour l'Église et le monde.

Comment croire sans d'abord l'entendre ?

Louis-Paul Lavallée
Visiteur



« ...mais comment feront-ils appel à lui sans avoir cru en lui? Et comment croiront-ils en lui sans en avoir entendu parler? Et comment en entendront-ils parler si personne ne l'annonce? ...»
(Rom 10, 14-15)

Lors de notre dernier chapitre de district, je disais aux capitulants que nous ne pouvons mener une double vie dans notre mission d'évangélisation : la vie privée où l'expression religieuse est permise, et la publique où le silence est de rigueur. Pourquoi faudrait-il s'excuser de s'engager d'une façon décidée à faire en sorte que l'œuvre où je travaille, où nous travaillons, soit un «royaume où le salut est mis à la portée des jeunes?»

Tout associé lasallien se doit de procurer une éducation humaine et chrétienne aux jeunes, spécialement aux pauvres, selon le ministère que l'Église lui confie. En d'autres mots, cela revient à dire que notre responsabilité touche à la fois à l'évangélisation et au social. Il nous faut refuser fermement de les dissocier.

En fait, notre mission doit se modeler sur celle du Christ où paroles et œuvres sont allées de pair dans son ministère. Elles doivent donc le faire également dans le nôtre car les paroles sans les œuvres manquent de crédibilité et les œuvres sans paroles manquent de clarté. Les œuvres de Jésus rendaient ses paroles visibles et ses paroles rendaient ses œuvres intelligibles.

Notre défi dans l'Église d'aujourd'hui, c'est d'en arriver à trouver des mots et des gestes — nous devons être présents et actifs sur les deux terrains — pour dire Jésus Christ ressuscité aux jeunes qui «nous sont confiés par Dieu» et pouvoir le dire sans inconfort.

Ce défi suppose d'avoir l'audace de nous mettre en route pour créer du neuf adapté à la situation présente de notre Église. Cela s'appelle avoir un projet pour l'avenir où ensemble, frères, associés, partenaires, jeunes lasalliens auront à construire et à aménager des espaces de vie où il y aura place pour l'évangélisation et le social. Aurons-nous cette audace d'imaginer de nouvelles avenues d'engagement?

Gilles Routhier, dans son volume *Le devenir de la catéchèse*, affirme qu'il ne faut pas considérer que nos Églises manquent seulement de prêtres, mais aussi de chrétiens, et il faut croire à l'urgence d'en mettre de nouveaux au monde. Personnellement, je reste convaincu que là où il y aura des lasalliens, lasalliennes selon l'Évangile, il y aura semence et fondements possibles de l'Église. □

L'Église du troisième millénaire

Une spiritualité du changement

Normand Provencher, o.m.i.
Professeur titulaire, Université Saint-Paul, Ottawa

□ Normand Provencher est né à Saint-Félix-de-Kingsey, Québec, en 1938. Oblat de Marie immaculée, il est professeur à la faculté de théologie de l'Université Saint-Paul, à Ottawa, depuis 1965. En plus d'être membre de l'équipe de *Prions en Église* et de *Rassembler*, il anime des retraites et des sessions de pastorale. Il est l'auteur des ouvrages suivants : *La foi, une étrangère dans le monde moderne?*, Fides, 1998; *Dieu le Vivant*, Novalis, 1999; *Trop tard? L'avenir de l'Église d'ici*, Novalis, 2002; *Dieu! Réponse à Albert Jacquard*, Novalis, 2003; *Croire à quoi? Croire en qui?*, Novalis, 2004.

*Il en est du Royaume de Dieu
comme d'un homme qui jette la semence en terre :
qu'il dorme ou qu'il soit debout,
la nuit et le jour, la semence germe et grandit,
il ne sait comment.*
Marc 4, 26-27

L'avenir de l'Église est déjà commencé. Il se prépare discrètement et parfois, il faut en convenir, loin des décisions officielles. Il est possible que nous vivions un retour d'exil, mais non un retour à l'Église que nous connaissons : elle sera bien différente de l'image qu'évoque aujourd'hui le mot «Église». J'ai peine à reconnaître l'Église de mon enfance dans celle d'aujourd'hui, mais celle-ci ne ressemble pas beaucoup à ce que fut l'Église de la première génération chrétienne. L'Église est chargée d'un fardeau de choses qui ne sont pas vraiment les siennes. Et l'Église de demain? Lorsqu'elle sera dépouillée de son fardeau, certains pourront déclarer, sur les seules apparences, qu'elle a cessé de vivre. En fait, elle se retrouvera. Universitaire devenu paysan pour mener une vie chrétienne plus intense, Marcel Légaut a acquis la conviction, dès les années 70, que l'heure des changements longtemps refusés approche et qu'il «ne restera au christianisme que ce qu'il est essentiellement, grâce à la valeur spirituelle de ses membres, disciples de Jésus de Nazareth». Il lance cet appel : «Que l'Église sache encore se reconnaître et ne pas perdre cœur quand elle se verra nue et écorchée, car c'est alors qu'elle attirera à elle tous les êtres dignes de leur humanité¹».

J'ignore quel visage aura l'Église du troisième millénaire. Malgré les tentations de scepticisme ou même de défaitisme, il ne faut pas perdre espoir. L'Église qui se lève d'en bas finira bien par se répandre et s'épanouir vers le

haut. Elle est déjà en train de germer ici. Nous avons toutes les raisons d'espérer dans l'Église de demain, car «celui qui croit en moi, dit Jésus, fera, lui aussi, les œuvres que je fais : il en fera même de plus grandes, parce que

je vais au Père» (*Jean 14, 12*). Avec son départ et le don de l'Esprit, Jésus nous assure que l'œuvre du salut s'étendra et s'approfondira dans l'Église et le monde. C'est pourquoi nous mettons notre confiance en ce Dieu qui a relevé Jésus de la mort et qui a pris en main l'avenir de l'humanité et de l'Église.

Mais cet avenir nous est inconnu, sans visage et encore sans nom : «Nous n'en savons décidément qu'une chose : c'est qu'il sera *autre* que ce que nous sommes en mesure de nous représenter»². Nous ne pouvons pas prévoir de manière précise l'avenir qui ne sera pas qu'un aujourd'hui agrandi et meilleur, mais nous pouvons l'inventer en fidélité aux appels nouveaux de l'Esprit. Ne recourons pas cependant qu'à la seule prospective pour décrire l'avenir de l'Église, car il est encore trop tôt pour supputer son devenir à partir

de quelques événements présents. Cet avenir dépend certainement de nous, pour une part, même si l'Esprit souffle où il veut. Pourquoi ne pas nous ouvrir tout grand à son souffle, comme la voile dans le vent sur un lac immense?

Selon les données de l'histoire, l'Église est entrée plus d'une fois à reculons dans l'avenir, en se fixant sur le passé pour être sûre de lui rester fidèle. Cette attitude ne faisait pas tellement problème à un moment où tout allait plus lentement qu'aujourd'hui. Mais dans la modernité, les changements se succèdent à une cadence accélérée. L'Église finit toujours par changer, mais ce n'est pas sans trébucher et sans retard. Elle a peine à se désinstaller de ses sécurités pour accepter d'être un peuple en marche, nomade dans l'histoire.

Les chemins vers l'Église de demain

Sans dissimuler le tragique de la fin d'une certaine Église, il est encourageant de constater que des communautés chrétiennes sont en train d'édifier celle de demain. Elles prennent des chemins pas toujours clairement tracés, mais prégnants d'avenir. Et nous pouvons tous nous engager sur ces chemins, chacun à sa façon.

Le chemin de la communauté où se vit la coresponsabilité

Depuis quelques années, on se rend compte que la paroisse ne doit plus se concevoir sur le modèle d'un «centre commercial» ou d'une «station-service» qui cherche surtout à offrir des services

religieux où les gens viennent à l'occasion faire le plein. La paroisse favorise d'abord la communauté et l'éclosion de divers types de communautés ou de réseaux où chacun des membres se sent à l'aise : groupes de prière, communautés de foi, mouvements. Dans ces groupes, la parole de foi circule et on essaie de vivre la charité dans le concret de la vie. Ainsi se développe un sens de l'appartenance à la communauté chrétienne qui va au-delà des structures et des organisations. Cette dernière n'est pas cependant un nid douillet, ni un abri confortable, encore moins un club privé, car elle tient à vivre l'Évangile, qui ne permet jamais de s'installer une fois pour toutes. À la

longue, cette communauté donnera la visibilité de l'Église de demain, le Corps du Christ.

Ici et là, des prêtres, des agentes et agents de pastorale optent pour la coresponsabilité et mettent en œuvre une conception de l'Église où le « nous » des baptisés est reconnu, où la diversité des ministères est exercée. On distribue les tâches et on fait appel aux charismes de ses membres, surtout à ceux des femmes, pour assurer la vitalité de la communauté. Des laïcs, hommes et femmes, deviennent serviteurs de la Parole de vie et semeurs d'Évangile. Ils inventent un « nouvel art » de vivre la foi en Église. Le ministre ordonné signifie que tout vient du Christ ressuscité; la coresponsabilité rappelle que nul n'est le centre de gravité de la communauté. Ce regard de foi des uns et des autres n'élimine pas toutes les tensions, mais il permet d'édifier le « vivre ensemble » des chrétiens et des chrétiennes, et d'envisager l'avenir avec confiance. On ne se rend pas toujours compte qu'une nouvelle figure de l'Église est en train de naître, plus fraternelle et plus participative.

Le chemin vers une Église plus modeste

De nos jours, on apprécie les autoroutes réservées à la circulation rapide. Elles nous permettent de gagner du temps, mais pas nécessairement d'admirer les paysages et de découvrir les beaux villages de nos régions. Dans l'Église, nous optons trop souvent pour une gestion rentable et efficace; nous visons à de grands ensembles bien organisés. Mais il m'arrive de rencontrer des prêtres, des animatrices et

animateurs de pastorale qui préfèrent emprunter les routes secondaires, et même les « chemins de terre », qui sont de plus en plus rares. Ils font l'expérience que la vraie vie jaillit là où les hommes et les femmes vivent, travaillent, peinent, se réjouissent. De plus en plus, ils ont la conviction que l'Église de demain ne germera pas dans les vastes plaines à l'allure anonyme, mais plutôt dans les champs que nous traversons à pied. L'Église de demain sera plus petite, plus simple, mais plus mobile. Elle pourra ainsi annoncer l'Évangile partout où vivent les gens.

Le chemin ouvert à tous les marcheurs

Un peu partout, encore très discrètement, je vois des gens qui décident de reprendre la route de l'Église, après l'avoir laissée depuis quelques années. On les appelle les « recommençants ». L'Église de demain est en train de se rebâtir avec eux. Elle comptera de plus en plus de convertis et de pèlerins occasionnels. Les chrétiens et les chrétiennes que l'Église a marginalisés et même abandonnés, qui sont devenus un peu des « sans-papiers », sont l'avenir de l'Église de demain. Je rencontre des divorcés remariés qui, même s'ils sont privés des sacrements, redécouvrent la miséricorde du Dieu de l'Évangile et tiennent à réussir leur seconde union. Nous avons beaucoup à apprendre d'eux, comme de tous les distants qui ne demandent qu'à reprendre la route à la condition qu'on enlève quelques barrières. L'Église en train de renaître sera faite de gens venus d'ailleurs, d'« immigrés ». N'oublions pas qu'aucun de nous n'est natif du royaume de Dieu, dont l'Église

est le signe et l'espérance. L'avenir est du côté d'un christianisme de conversion, une religion qui ne va pas de soi et que certains découvrent ou redécouvrent au terme d'une démarche libre et personnelle.

Le chemin de l'évangélisation

Je rencontre des groupes de chrétiens et de chrétiennes, des comités de pastorale, des animatrices et animateurs qui ne veulent plus tout investir dans une pastorale d'entretien et qui optent pour l'évangélisation dans nos milieux. Le chemin de l'Évangile ne consiste pas d'abord à répandre l'Église, mais bien Jésus et son message. Ces chrétiens tiennent à mettre en évidence le cœur de l'Évangile, trop souvent perdu dans un vaste ensemble de vérités, comme celui du *Catéchisme de l'Église catholique*. Ils ont la conviction que l'Évangile est une source intarissable de vie, mais que ses eaux se perdent dans nos préoccupations étroites d'orthodoxie et d'ordre. Dans nos pratiques pastorales, le temps est venu de faire redécouvrir la saveur de l'Évangile à ceux et celles qui ont quitté la communauté chrétienne, tout comme aux croyants fidèles. L'avenir est du côté de la proposition de l'Évangile aux jeunes et aux adultes. L'Église d'ici doit s'engager résolument dans l'éducation de la foi des adultes et des jeunes qui deviendra son principal moyen de se perpétuer et de progresser. Dans le projet de l'évangélisation, il faut prendre le temps d'apprendre le langage et les manières de penser des gens pour que la Parole puisse rejoindre les cœurs. Nous ne pouvons collaborer à transmettre l'Évangile sans montrer et surtout sans faire expérimenter qu'il est un chemin de bonheur ou, autrement dit,

qu'il est bon de croire. Ainsi renaîtra l'Église voulue par Jésus.

Le chemin avec les souffrants et les blessés de la vie

Aucune communauté chrétienne ne peut échapper aux souffrances qui naissent des conflits, des discussions fortes, des entêtements de l'un ou l'autre. Tant que l'Église se composera de gens comme vous et moi, il y aura de la souffrance. De plus, elle rassemble des gens qui vivent des deuils d'êtres chers, qui sont victimes d'injustice, qui connaissent la maladie, qui vivent des échecs dans leur vie familiale et professionnelle. Dans nos assemblées, nous n'avons pas toujours le cœur disposé à chanter des alléluias. Mais la souffrance, nous la portons plus facilement lorsque d'autres la partagent avec nous. Nous ne pouvons pas éviter la croix; avec Jésus, nous savons où elle conduit. La préoccupation du pain pour tous les humains, selon Jean-Paul II lors de son homélie à Salto en Uruguay en 1988, doit toujours accompagner l'évangélisation³. Si nous arrivons à saisir que c'est dans l'amour et le service des humains que nous connaissons et rencontrons Dieu et que seul l'amour dure toujours, peut-être ferions-nous preuve de plus d'imagination dans l'Église. L'avenir de l'Église est certainement avec ceux et celles qui ont faim et qui souffrent.

La halte au puits de Jacob et au Thabor

La plupart de nos contemporains sont des Samaritains, des gens de plus en

plus «schismatiques»; une Église de tendance judaïsante ne veut avoir rien en commun avec eux. Elle accumule les interdits et les obstacles pour se garder les mains et les pieds propres. Et l'Évangile ne passe plus. Jésus pourtant a été un «transgresseur» durant son ministère. Il s'est laissé toucher par des lépreux, par des femmes dites «impures»; il a lié conversation avec la Cananéenne, Zachée, la Samaritaine; il a guéri le jour du sabbat, comme s'il n'avait pas pu le faire un autre jour. Pour évangéliser la Samaritaine, Jésus a voulu lui demander de l'eau du puits, au village de Sychar. C'est ainsi que la Bonne Nouvelle arrive à tout homme et à toute femme depuis cette rencontre (*Jean 4, 1-42*). Je connais des chrétiens et des chrétiennes, très discrets, qui prennent le temps de s'arrêter au bord d'un puits pour demander au premier venu l'eau dont nous avons tous soif, mais que nous ne pouvons atteindre sans celui ou celle qui a en main une corde et un sceau. Ils écoutent, sans juger, sans condamner. Ils éveillent une autre soif, qui est cachée en chacun et proposent alors l'eau vive, le don de Dieu. Cette «pastorale» édifie l'Église de demain qui sera plus enracinée que celle d'hier dans les profondeurs humaines.

De plus en plus de gens frappent à d'autres portes que les nôtres pour combler leur besoin de spiritualité ou de vie intérieure. Pourquoi ne pas leur offrir des espaces de méditation, des centres de découverte et d'apprentissage de la vie spirituelle, des écoles d'intériorité. Il serait possible d'aménager nos églises, du moins en partie, et nos maisons religieuses pour répondre à ce besoin,

mais il faudrait le faire en tenant compte des disponibilités et des attentes des gens. Dans nos communautés, des personnes possèdent une solide expérience spirituelle. En approfondissant leurs connaissances, elles pourraient devenir des accompagnatrices auprès des personnes en quête de spiritualité et exercer un ministère de discernement. Pourquoi ne pas les soutenir et mettre en œuvre dans nos milieux des services de vie spirituelle? Les évangiles nous apprennent que Jésus aimait se réfugier sur la montagne pour prier. Or les instituts religieux, même s'ils sont moins florissants qu'autrefois, pourraient être encore des lieux d'intériorité et des «montagnes» qui attireraient ceux et celles qui cherchent Dieu. L'Église de demain sera moins moralisante et dogmatique, mais plus spirituelle.

Les chemins d'avenir ne manquent pas dans l'Église d'ici. Ils ne se limitent pas à mettre l'Église au goût du jour, mais à montrer qu'elle peut accompagner, par grâce, toute quête de bonheur et assurer un sens à la vie de nos contemporains. Peu importe nos talents et notre âge, tous, prêtres, religieux et religieuses, laïcs, nous pouvons nous engager sur ces chemins d'avenir. Nous pouvons nous mettre au service des marcheurs, encore trop peu nombreux, en apportant notre expérience et notre sagesse, mais surtout notre soutien et notre espérance. Pour réaliser cela, il est urgent que chacun de nous développe une spiritualité de l'espérance et d'ouverture à la nouveauté, celle de l'Esprit.

Une spiritualité de la lucidité et de l'espérance

Aujourd'hui, il n'est pas facile d'imaginer que nos communautés chrétiennes rajeunissent et qu'elles se prennent en main, que nous retrouvions le sens du dimanche, que les chrétiens et les chrétiennes soient heureux de croire, que la foi chrétienne inspire notre agir social et politique, que l'Église renouvelle ses ministères, qu'elle rafraîchisse et démocratise ses institutions. Il peut paraître improbable que l'Église d'ici connaisse un nouveau printemps et qu'elle se donne un autre visage. Pourtant avec l'espérance chrétienne, nous pouvons nous attendre à la réalisation de l'improbable.

Dans la foi, nous savons que l'espérance chrétienne est fondée non pas sur les possibilités humaines encore inexploitées, ni sur la seule logique des événements, mais sur l'*inespéré* qui se joua à Pâques en Jésus mourant en croix⁴. Ne l'oublions pas, Pâques ouvre à l'Église et à toute l'humanité un nouvel horizon, car l'unique Dieu vivant est celui qui, en Jésus, fait de la mort, lieu du désespoir, le terrain d'où surgit la vie nouvelle. L'*inespéré* surgit dans cette victoire de Dieu sur la mort injuste du Crucifié, au Golgotha. Depuis Pâques, l'*inespéré* est le fruit de l'Esprit qui nous est donné. Et l'Esprit Saint, c'est le Dieu de l'initiative, de la nouveauté, des commencements. Il étonne et surprend toujours, en accomplissant plus que ce que nous osons demander et attendre. Dans l'Église, tous les baptisés reçoivent l'Esprit Saint, le grand vent de Dieu. Certains ont peur du vent et de la poussière qu'il soulève. Trop de vent, disent-ils, lève la tempête. Ils oublient qu'un grand vent chasse les épais

nuages noirs et fait apparaître le ciel clair et de vastes horizons. Transportant les semences, il féconde nos terres. Il apporte parfois la fraîcheur et renouvelle l'air trop lourd à respirer. Oui, tout cela, l'Esprit, le bon Vent de Dieu, peut l'apporter à l'Église d'ici. Sa présence et son action prennent parfois des formes spectaculaires, même merveilleuses, comme à la Pentecôte. Mais il est le plus souvent discret comme une brise légère, un murmure intérieur, un silence.

Si l'espérance n'était fondée que sur nos possibilités, l'improbable serait sans cesse différé. Mais le Dieu de la nouveauté et de l'inattendu fait surgir l'improbable dans notre histoire et il l'atteste dans le signe qu'il nous donne : un tombeau ouvert où la mort est vaincue à jamais. Le mystère de l'Église s'inscrit, comme toute réalité chrétienne, dans le mystère de Pâques. La parole de Jésus: «Qui cherchera à conserver sa vie la perdra et qui la perdra la sauvegardera» (*Luc 17, 33*), s'adresse aussi à l'Église et à toutes les communautés qui la constituent. Il n'y a pas de raison que l'Épouse du Christ ne partage pas le sort de l'Époux. Tout refus de changer ses institutions, ses rites, son fonctionnement, son discours relève d'un manque de confiance en la force du Dieu «qui fait vivre les morts et appelle à l'existence ce qui n'existe pas» (*Romains 4, 17*). L'Église, c'est-à-dire les communautés chrétiennes, les mouvements et les instituts religieux, doit donc vivre certaines morts. Cela implique qu'elle accepte de changer, qu'elle soit audacieuse et même qu'elle prenne des risques. Dans bien des situations, la peur de la nouveauté et le soupçon à l'égard de l'inédit sont

concrètement un oubli de la résurrection de Jésus et du don de l'Esprit.

Si nous mettons notre confiance en Dieu qui a ressuscité Jésus, nous ne pouvons plus nous contenter de ralentir le déclin de l'Église d'ici. Au contraire, en étant présents de façon lucide et critique aux enjeux que l'on doit affronter dans notre société moderne, en nous rangeant du côté de ceux et celles qui souffrent, en nous préoccupant davantage de la cause de l'Évangile que de la survie de nos institutions, nous pouvons, chacun à notre manière, contribuer à faire entendre dans des mots nouveaux le message libérateur de Jésus de Nazareth et à faire surgir une nouvelle réalisation d'Église.

L'Église de demain est pour une part

entre nos mains. Dans l'attente de cette réalisation, nous devons vivre la spiritualité de Pâques, la spiritualité du *passage*⁵. En refusant de changer, une institution, fût-elle vénérable, peut en venir à contredire ce qui faisait sa raison d'être. L'histoire de l'Église et de nos communautés religieuses a beaucoup à nous apprendre sur ce point. Il est temps que notre Église d'ici mette en œuvre l'un ou l'autre projet nouveau mobilisant tous ceux et celles qui mettent leur espérance en Dieu qui a ressuscité Jésus. «Dieu est toujours déjà là, écrit Maurice Zundel, c'est nous qui sommes absents»⁶. Ne baissons donc pas les bras, comme si tout allait vers une dérive irréversible. Le Seigneur n'est-il pas toujours avec son Église, même lorsqu'elle semble parfois à l'agonie ?

* * *

Nos initiatives pastorales, qui pourraient être considérées comme des stratégies de l'espérance, ne sauraient être assimilées à une opération de *marketing chrétien* destinée à maintenir vivante une institution secouée et inquiète de son avenir. Dans les initiatives que nous prenons, pressés par des urgences, nous sommes de plus en plus conscients d'être, nous, l'Église d'ici, une communauté de pauvres, qui n'a rien d'autre à donner que ce qu'elle reçoit de Dieu. Sans enjoliver le passé, on peut affirmer que l'Église avait autrefois sa place dans la société d'ici et qu'elle était même rayonnante. Mais aujourd'hui, elle semble fatiguée, vieillie, un peu triste, comme si elle allait mourir. Certains pensent qu'elle vit ses dernières heures et qu'il faut se résigner à en faire le deuil et à profiter de l'héritage qu'elle laissera. Et si cet héritage était la semence d'un nouveau commencement... La société moderne et sécularisée n'est-elle pas notre champ de mission que nous avons à ensemer et d'où surgira une nouvelle réalisation d'Église ? Nous avons souvent l'impression que l'Évangile est une réalité bien fragile qui ne peut pas changer grand chose à l'avancement de la sécularisation et de l'indifférence religieuse. Mais l'Évangile n'est-il pas cette semence, la plus petite de toutes, qui peut germer et croître dans notre société moderne ? Cette germination ne se fera pas sans faire craquer le sol dur de la sécularisation et de l'indifférence, car l'Évangile opère toujours des remises en question, mais il sortira un grand arbre «si bien que les oiseaux du ciel viennent faire leurs nids dans ses branches» (*Matthieu 13, 32*).

Retrouver la force d'attraction

Au début de ce troisième millénaire, l'Église catholique aborde une étape très particulière de son cheminement. Les vingt-cinq prochaines années seront reconnues comme une période cruciale pour les chrétiens.

Plus précisément, l'Église catholique se trouve à un tournant de son histoire qui la contraint à revoir un modèle de fonctionnement qui fit sa gloire et sa puissance. Elle ne voit clairement ni ce qui l'attend derrière ce virage du nouveau millénaire, ni quel nouveau modèle elle est appelée à construire pour être fidèle à la mission confiée par son fondateur et continuer ainsi sa route.

L'Église possède une particularité très forte : telle qu'elle s'est formée depuis des siècles et telle qu'elle est constituée aujourd'hui, elle ne peut évoluer en profondeur et dans l'harmonie que si ses dirigeants initialisent et conduisent eux-mêmes les changements nécessaires. (...) L'Église catholique est la société la plus centralisée au monde. L'autorité interne dont dispose son chef est incomparablement plus large que celle de n'importe quel autre gouvernant.

La baisse numérique qui a atteint l'Église dans les pays occidentaux et l'affaiblissement de son influence et de sa crédibilité dans le monde en général dans la seconde partie du XX^e siècle ne sont pas dus à des comportements indignes ou à des querelles dogmatiques. Cette crise trouve ses racines loin dans le passé et révèle que l'Église n'a pas su renouveler suffisamment sa manière de fonctionner et de se gouverner. L'Église a besoin plus que jamais de l'intelligence, du cœur et de l'énergie de tous ceux qui la composent. Elle s'appauvrirait de compter sur les seules forces de ceux qui la dirigent. Elle a également besoin que ceux qui l'ont quittée à cause de leur déception acceptent de la regarder d'un œil neuf et lui rendent le service d'expliquer pourquoi ils sont partis.

L'Église possède les moyens de retrouver la force d'attraction qui a été si longtemps la sienne, même si pour cela, elle devra accepter un certain nombre de renouvellements dans sa manière de se présenter au monde et dans sa façon de fonctionner et de se gouverner.

Olivier Legendre, *Lettre aux successeurs de Jean-Paul II*, DDB, mai 2002, pages 7-8.

¹ Marcel LÉGAUT, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, Paris Aubier Montaigne, 1970, p. 400-401. Nous avons encore beaucoup à apprendre de cet auteur. Voir Pierre GOUDREAULT, *L'Église de demain dans l'œuvre de Marcel Légaud. Les communautés de foi*, Montréal, Fides, 1999, p. 23-64.

² Marcel GAUCHET, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985, p. 267.

³ *La documentation catholique*, no 1963, 1988, p. 548-549. Marcel GAUCHET, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985, p. 267.

⁴ Voir Christian DUQUOC, «L'inespéré. La croix n'est pas le dernier mot de Dieu», dans *Spiritus*, 1996, no 142, p. 69-76; ID. «Signes d'espérance dans l'Église et la mission», dans *Spiritus*, 1993, no 132, p. 251-258.

⁵ Le mot «Pâque» vient de l'hébreu *pesah* qui signifie «épargner», ou encore «passer». La Pâque, c'est le passage de Dieu qui sauve son peuple.

⁶ Maurice ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière*, Paris, Desclée, 1989, p. 141.

L'état de l'Église au début du 3^e millénaire...

Jocelyn Giroux ¹

Le déclin de l'autorité de l'Église catholique en Occident est aussi incontestable que pathétique. La personnalité puissante de Jean-Paul II n'a pas réussi à endiguer le flot de sécularisation, même dans les pays européens les plus catholiques, tels l'Irlande et la Pologne. Les Allemands réclament une réforme de leur Église et la communauté catholique américaine, une des plus importantes dans le monde avec ses soixante millions de fidèles - mais est-ce bien le mot? - se détache de l'autorité en matière de moralité. Soixante-dix-neuf pour cent des catholiques estimaient, lors d'un grand sondage en 1995, qu'ils pouvaient se faire une idée personnelle sur les grandes questions morales comme l'avortement, le divorce ou la contraception. En France, une autre enquête révèle que 27% des catholiques pratiquants -entendez par là ceux qui vont à la messe au moins de temps en temps aux grandes fêtes - ne pensent pas avoir une âme, que 62% d'entre eux ne croient pas que leurs péchés puissent les conduire en enfer et que 49% nient que le catholicisme soit la vraie religion universelle! Les Québécois ne sont pas en reste, puisqu'un sondage publié en novembre 1997 nous apprend que 26.6% d'entre eux affirment que nous serons réincarnés après notre mort, alors que c'est le néant pour 25.4% des autres!

Le pape, mégastar adulée, déplace pourtant des foules délirantes lors de ses moindres visites, et à la lumière de toutes ces données, il faut bien se demander avec tristesse si les messes qu'il chante devant des centaines de milliers de personnes ont plus d'effet spirituel qu'un spectacle de Céline Dion. Pour la plupart des gens de ma génération - la quarantaine - l'Église n'est plus un objet de discussion ou même de scandale. Elle n'est plus un objet, tout simplement. Les encyclopédistes du XVIII^e siècle qui se moquaient de l'Église daignaient au moins poser un regard sur elle. Même la génération qui me précède semble en grande partie l'avoir délaissée. La majorité des catholiques d'ici ne se rend plus à l'église que pour les grands moments de l'existence, que célèbrent le baptême, la première communion, le mariage ou les funérailles, une pratique qui relève peut-être autant de l'ethnologie que de la spiritualité. On a beau soutenir qu'il vaut mieux un petit groupe de croyants sincères qu'une foule qui se déplace par inertie, il me semble que le bilan est plutôt triste pour une religion qui proclame, depuis le Christ, son universalité.

Mais comment rendre compte d'un tel déclin? Je ne suis ni théologien, ni sociologue, ni philosophe. D'éminents penseurs ont réfléchi sur cette question. Il n'est pas dans mon intention de répéter leurs propos. Je préfère ici apporter simplement un témoignage, celui d'un homme issu d'un milieu populaire qui prête l'oreille à ceux qui, autour de lui, parlent encore de l'Église. L'exercice est douloureux... Je ne ferai que bourdonner "comme la mouche du coche", en gardant à l'esprit cette maxime de Spinoza: «Ne pas rire, ne pas pleurer, ne pas haïr mais comprendre». Je ne suis pas Spinoza, je ne fais donc qu' « essayer de comprendre ».

Il m'apparaît clair tout d'abord que beaucoup ne croient plus en l'autorité morale de l'Église parce que sa conduite depuis deux mille ans est loin d'être irréprochable. Elle traîne comme un boulet les horreurs de l'intolérance qu'illustrent les Croisades, l'Inquisition, l'antisémitisme, les papes de la Renaissance, plus guerriers qu'hommes de foi, les conclaves qui pendant des siècles donnent un avant-goût des manœuvres électorales...

Certes, personne ne l'ignore, l'Église est composée d'hommes et de femmes, et donc d'êtres faillibles et faibles. Bien sûr, il est injuste de télescoper des attitudes qui s'inscrivent dans un milieu historique tout à fait étranger au nôtre, avec une sensibilité différente. Et il y a dans ces débordements, qui ne sont pas le fait de la majorité, plus d'ignorance que de mauvaise foi.

En dépit de toutes les circonstances atténuantes possibles, on pourrait s'attendre à ce qu'une Eglise, qui se proclame nécessaire au salut des humains, se comporte au moins d'une façon un peu plus édifiante. Comment croire sur parole un témoin qui se réclame de Dieu mais dont la conduite est discutable? La question préoccupe Jean-Paul II, qui a déclaré en 1994 dans une lettre apostolique que l'Eglise doit reconnaître ses péchés passés, notamment l'intolérance religieuse et ses omissions devant la violation des droits de la personne. Il ajoutait que "l'Église devrait devenir plus pleinement consciente des péchés de ses enfants et se remémorer des périodes de l'histoire où ils se sont éloignés de l'esprit du Christ et de son Évangile". C'est ainsi qu'en 1995, dans une "Lettre ouverte aux femmes du monde entier", le pape affirmait qu'il "regrette sincèrement la responsabilité objective de nombreux fils de l'Église" dans la marginalisation et même la réduction à l'esclavage de la femme au cours de l'histoire. Tout récemment, le Vatican reconnaissait que des chrétiens portent "dans leur conscience le lourd fardeau" de ne pas avoir dénoncé avec plus de force le sort réservé aux Juifs. Il faut rendre justice au courage du pape d'oser faire un tel acte de contrition au nom de toute l'Église. Tout cela est-il suffisant, tout cela est-il nécessaire?

1

Intellectuel québécois, 40 ans, issu d'un milieu populaire catholique. Il parle du déclin de l'Église, ou du moins, de la défection des baptisés de sa génération. (Extrait)

L'Église peut raisonnablement espérer que ce n'est pas tant son message spirituel qui est attaqué, mais son pouvoir, quelle que soit la sphère où il s'exerce [politique, culturel, moral].

L'Église a-t-elle vraiment besoin de ces pouvoirs périphériques pour que vive le message spirituel fondé sur la Révélation qui lui a été confiée pour être portée aux extrémités de la Terre ?

Deux arguments entreront dans la réponse. Premièrement, le Fils de Dieu n'a pas choisi la voie de la puissance mais celle de la pauvreté pour transmettre son message. Deuxièmement, l'Église n'a pas les moyens de s'opposer à la perte de ses pouvoirs : leur effritement est depuis trop longtemps engagé.

En lui arrachant ses pouvoirs, le monde a adressé un message à l'Église. Ce message est le suivant : ce n'est pas du pouvoir de l'Église que le monde a besoin. L'Église s'est fourvoyée en accaparant les signes et les habitudes de la richesse et de la domination. Elle a manqué à sa vocation en se préoccupant trop de domaines où son énergie a été employée alors que celle-ci aurait dû être totalement mobilisée pour, sans trêve et sans repos, proclamer la nouvelle de salut qui lui a été confiée et la rendre efficace dans le monde.

Olivier Legendre, op. cit., p. 22-23.

L'Église en débats : Essai de contextualisation



Raymond Lemieux, Professeur titulaire,
Faculté de théologie et de sciences religieuses,
Université Laval, Québec.

□ L'auteur détient une maîtrise en sciences sociales (Univ. Laval), un diplôme d'études approfondies (Paris). Titulaire depuis 1985, il est professeur de sociologie de la religion et d'histoire du christianisme. Ses intérêts portent sur les religiosités contemporaines: croyances et rituels; le catholicisme québécois, histoire et sociologie; les rapports entre théologies et sciences humaines. Il est aussi l'auteur de nombreuses publications, ouvrages scientifiques, conférences et communications.
(www.ftsr.ulaval.ca/ftsr/LEMIEUX.asp)

De tous temps, l'Église a participé aux débats publics dans les sociétés où elle était implantée. Sa situation contemporaine n'est donc pas très différente, en cela, de ce qu'elle a toujours été et personne ne saurait lui contester le droit à cette participation. Organisation humaine parmi d'autres, elle est citoyenne des sociétés qui l'accueillent et se trouve donc partie prenante des enjeux, majeurs et mineurs, de cette société.

Nous ne discuterons donc pas ici de ce que nous considérons comme aller de soi. Il y a une différence, cependant, entre la reconnaissance d'un droit et la pertinence de son exercice. Il faut alors passer du jugement de principe au jugement pratique. Je puis très bien, par exemple, posséder un droit de passage sur le terrain de mon voisin et, pour de multiples raisons, conclure à la non pertinence d'exercer ce droit. Le jugement pratique renvoie aux situations concrètes et circonstanciées. Il relève moins de la justice abstraite, qui pose un absolu, que de la vertu de prudence. Il demande de prendre en considération non seulement les valeurs incontestables qui président aux prises de décision mais aussi les buts particuliers donnés à l'action et à la relativité des moyens servant à atteindre ces buts. C'est pourquoi, exercer un droit d'une façon aveugle, simplement parce qu'on le possède, est un non-sens.

Ainsi en est-il, d'emblée, de l'implication de l'Église dans les débats publics contemporains. D'une part, sa participation relève d'un droit et d'une responsabilité inaliénables. La reconnaissance de ce droit est un signe de maturité démocratique dans les sociétés où on la trouve. Les débats publics, en effet, sont le pain et le lait des démocraties. Leur force se mesure à l'aune de leur vigueur¹. Il faut plutôt déplorer leur faiblesse, comme c'est trop souvent le cas dans les sociétés contemporaines, quand la discussion des grands enjeux sociaux est réservée à la classe politique ou à quelques «élites». C'est qu'ils sont alors contrôlés par des intérêts occultes.

¹ Raymond Lemieux, «Pour la recomposition politique du lien social», in Pierre Gaudette (dir.), *Mutations culturelles et transcendance. Actes du symposium du Conseil pontifical de la culture*, Laval théologique et philosophique, supplément 2000, 31-53.

Cela se vérifie aussi dans l'Église. Même si elle n'est pas une démocratie (nous reviendrons là-dessus), l'adhésion de foi qu'elle requiert suppose la liberté de ses fidèles. Or, cette liberté, ici comme partout, n'est possible que si elle échappe à l'aliénation, d'où que vienne cette dernière : de la contrainte des corps, des structures de domination sociale, de la force des idéologies à la mode ou du pouvoir moral qu'on peut exercer sur les âmes. La liberté des fidèles, condition de leur acte de foi, suppose donc qu'ils soient éclairés et autonomes.

Ceci dit, l'Église a-t-elle raison de prendre position comme elle fait sur des questions qui d'évidence font aujourd'hui problèmes, telles que la contraception, l'euthanasie, la nature et la fonction du mariage dans la société, les orientations sexuelles, le divorce, l'enseignement, les rituels de funérailles, etc.? Tenter de porter un jugement appelle donc beaucoup de nuances. D'abord, qu'entend-on quand on interpelle ainsi l'Église ? Ensuite, toutes ces questions, c'est bien évident, ne sont pas d'égale portée et concernent des enjeux fort différents. Nous tenterons donc, dans les pages qui suivent, de baliser, minimalement, quelques axes de réflexion pour traverser, en quelque sorte, le territoire qu'elles ouvrent à l'exploration.

1- Quelle Église ?

Partons donc d'une réflexion minimale sur l'Église. On peut facilement le concevoir, il s'agit d'une réalité fort complexe. Au premier abord, le terme désigne une institution humaine, avec ses membres, son organisation, son administration et sa direction. Pour les croyants

qui lui sont solidaires, cependant, il porte davantage : l'Église est aussi (faudrait-il dire *d'abord*) une réalité théologale. Le *mystère* de l'Église n'est en rien réductible aux réalités visibles et mesurables de son organisation. De même que sa *mission*. Admettre cela ouvre un débat d'une nature toute différente de celui qu'on entretient vis-à-vis des autres organisations de la société. Cela ne peut cependant servir d'alibi pour refuser de prendre le risque de porter des jugements circonstanciels à l'égard de ses positions. Au contraire, si l'Église est dépositaire d'une mission qui ne lui vient pas du simple consensus de ses membres, mais d'origine divine et de portée eschatologique, on peut penser que l'exigence de prudence à l'égard des moyens exercés pour actualiser cette mission en est décuplée. Le problème ici, chez les croyants, vient du fait qu'il est inconcevable de parler de l'Église uniquement comme *institution humaine*, sans tenir compte de sa réalité mystique et théologique, mais qu'il est tout aussi invraisemblable de n'en parler qu'en tant qu'institution divine, sans conditionnement terrestre. Dans un cas comme dans l'autre, on tronque sa réalité.

L'Église est d'abord composée des *baptisés* qui en constituent la base et la réalité première, du fait du signe sacramental par lequel ils ont été accueillis en tant que sujets singuliers. Ce baptême, cependant, n'est pas un geste magique qui aurait changé leur nature d'humain. Acte de foi qui assume cette nature, il signifie plutôt qu'un travail de salut est à l'œuvre en son sein, un travail dont la source est christique mais qui fait de l'être accueilli un membre de plein droit de la communauté chrétienne. Cela, dès lors, fonde sa parole ici et maintenant, dans l'institution factuelle et conjonc-

turelle de cette communauté, comme dans le monde, quand il prend la responsabilité de signifier ce salut.

C'est là bien sûr que la question se complique. Si tout baptisé a droit à sa parole singulière dans la communauté, tous les baptisés sont-ils également aptes à exercer pertinemment ce droit ? Comment comprendre et recevoir la valeur relative de chaque énoncé en provenance des milieux identifiés comme chrétiens, dans l'Église même et dans les débats publics dont elle ne contrôle pas les règles. Beaucoup de ces énoncés, d'où qu'ils proviennent, du simple chrétien ou de la hiérarchie, représentent effectivement des *paroles de foi* qui concernent le salut du monde. Mais bien d'autres aussi sont plutôt des énoncés idéologiques qui concernent des intérêts particuliers, des privilèges institutionnels, des habitudes culturelles ou au-tres. Comment distinguer ?

L'autorité n'est pas le pouvoir. Le pouvoir *s'impose*, par la force, la persuasion ou la séduction. L'autorité *se reconnaît*... dans la mesure où elle représente *de facto* un bien pour ceux qui la reçoivent.

La question renvoie à celle des *autorités*. L'Église, en tant qu'institution humaine, s'est constituée à travers deux mille ans d'histoire. On la dit de nature hiérarchique, c'est-à-dire tributaire d'une répartition inégale de l'autorité en son sein. Cela n'a rien de bien original, en réalité : la plupart, sinon la totalité des institutions qui visent à gouverner les humains, définissent aussi des autorités dépositaires d'une possibilité privilégiée de faire prévaloir leurs idées et leur volonté sur celles des autres. Ainsi, le rôle de l'autorité dans un groupe ou une organisation est-il essentiellement de *trancher* quand des débats mettent en

cause l'unité du groupe ou la poursuite de ses buts. Ce *tranchant de la parole*, pour reprendre l'expression de Denis Vasse² est absolument nécessaire à la vie des groupes : il sert à remettre les choses à leur place, c'est-à-dire dans l'axe du *désir* qui seul peut procurer à une société humaine l'énergie nécessaire à la poursuite des finalités qu'ils donnent à leur vie. Mais, on le sent déjà, ne fait pas autorité qui veut, mais bien qui est reconnu capable de représenter adéquatement la vie d'un groupe. Sa vie, c'est-à-dire son désir de coexister, sa volonté de poursuivre ensemble l'aventure humaine et de chercher à travers elles des fins valables, bref du *sens*.

On comprend alors pourquoi l'exercice de l'autorité a toujours été, dans l'Église et ailleurs, un objet de débats. L'autorité n'est pas le pouvoir. Le pouvoir *s'impose*, par la force, la persuasion ou la séduction, peu importe. Il ne laisse pas les sujets libres à son égard et abolit donc le débat. L'autorité *se reconnaît*. Et elle se reconnaît dans la mesure où elle représente, *de facto*, un *bien* pour ceux qui la reçoivent. C'est une distinction qu'apportait déjà le pape Gélase I, en 496, dans un texte resté célèbre où il distinguait *potestas* et *auctoritas* : «Duo quippe sunt...»³.

² Denis Vasse, «Le tranchant de la parole», chapitre 2 de *Un parmi d'autres*, Paris, Seuil, 1978, pp. 31-70.

³ Plus près de nous, il faut relire ici le texte du théologien conciliaire Yves Congar, «Autorité et coresponsabilité, voire contestation, dans l'Église», Secrétariat général de l'épiscopat hollandais, note 20/68, septembre 1968, 16 p. Il met très bien en relief ces distinctions.

L'autorité, disons-nous, n'est pas inscrite dans la nature des choses. Elle renvoie au désir d'une œuvre : désir de vivre ensemble, par exemple, dans la famille, désir de gagner la partie, pour un club sportif. Elle est relative à la poursuite d'un but qui suppose d'articuler les uns aux autres les efforts de chacun des individus. C'est à cause de ce fondement dans le désir que les notions d'autorité et d'auteur se tiennent. Un *auteur*, en effet, n'est-il pas avant tout celui qui *désire une œuvre* et, pour cela, met en place les moyens nécessaires à sa réalisation, se sacrifiant, au besoin, en y investissant son travail, ses efforts, ses ressources. Continuons avec Yves Congar :

Le droit de déterminer quelque chose dans la vie d'un autre s'exerce dans la situation où, pour être ceci ou cela, et d'abord simplement pour être, on dépend d'un autre. Il n'existe qu'une autorité absolue, celle de Dieu Créateur. Après elle, la première autorité créée est celle des parents, co-créateurs. Que peut-on déterminer plus massivement, dans la vie d'un autre, que sa nationalité, son sexe, son hérédité, ses chances sociales et culturelles, et d'abord son existence même qui, dans le cas, est définitive, vouée à l'éternité? C'est ce que font les parents. On comprend dès lors la profondeur du quatrième commandement et le lien en vertu duquel l'attitude religieuse envers Dieu se préforme dans celle que l'on a envers ses parents, sa patrie. Ce sont précisément les réalités pour lesquelles le langage réserve le vocable de piété, qui implique la reconnaissance affectueuse et pleine de respect, de cette dépendance à l'égard d'une réalité dont nous tenons la détermination de notre être même.⁴

L'autorité vient du fait que les humains sont humains, parce que, et dans la mesure où, ils entretiennent entre eux des

interrelations qui ne sont pas prédéterminées par la nature. Ils trouvent de ce fait leur identité singulière, certes, mais doivent aussi, à cause de cela, sans cesse remettre en question leurs projets de coexistence, c'est-à-dire le *sens* de ce qui constitue leur vie. C'est pourquoi Michel de Certeau, de son côté, associait la notion d'autorité à celle de *croyable* : par «autorité», il entendait toute personne et toute représentation qui pouvait être «reçue» comme «croyable»⁵. Une autorité, qu'elle soit d'un niveau hiérarchique supérieur comme celle du pape, ou inférieur comme celle du chrétien anonyme, demande avant tout d'être crue. C'est pourquoi non seulement elle doit accepter le débat, mais elle doit le rechercher, de façon à obtenir l'adhésion des cœurs et des intelligences, par la mise en lumière de l'authenticité de ses fins, plutôt que la soumission. Sinon, il ne lui reste qu'à s'imposer à la façon d'un pouvoir. C'est-à-dire accepter sa propre perversion.

On ne donne pas foi aveuglément. Le faire serait aller à l'encontre même de ce qui est alors en cause : le sens des actions que l'on consent à explorer ou de l'adhésion qu'on donne à un autre. L'autorité hiérarchique, dans l'Église, se fonde aussi dans cette reconnaissance d'une même foi. *Donner foi* : faire crédit à l'*autre*, celui qui est en position d'exercice de l'autorité, du fait que ses décisions et ses paroles actualisent le désir commun qui nous anime. Ceci nous renvoie évidemment à la *mission* de l'Église.

⁵ Michel de Certeau, «Les révolutions du croyable», dans *La culture au pluriel*, Paris, Union générale d'éditions, coll. «10/18» 830, 1974, p. 33.

⁴ *Idem*, p. 7.

Cette structure hiérarchique de l'Église, telle que nous la connaissons ou pensons la connaître, s'est mise en place à travers ses deux mille ans d'histoire. Elle s'est d'abord inspirée du modèle romain de gouvernement, dans lequel tout territoire occupé dépendait d'un gouverneur responsable à l'Empereur, puis elle s'est adaptée aux structures sociales médiévales. En désignant, dans tous ses territoires d'expansion de la foi, des évêques responsables, c'est-à-dire porteurs du désir d'y actualiser la foi chrétienne, l'Église a quadrillé le monde de diocèses. En principe égaux entre eux, chacun étant dépositaire d'une filiation apostolique, ces évêques ont pu alors reconnaître la primauté spirituelle de l'un d'entre eux, représentant ultime de leur foi commune. Ce modèle de gouvernement, il est important de le remarquer pour corriger certaines idées préconçues, n'est pas à proprement parler *monarchique*. Il a été conçu au sein du monde féodal, ne l'oublions pas, et en système féodal, les vassaux sont des hommes libres qui se placent sous la protection d'un *seigneur*, recevant de lui un fief en échange de leur fidélité. C'est plus tard, notons-le, à l'aube de la modernité, qu'apparaîtront en Occident les monarchies absolues, à la Louis XIV par exemple, et elles représentent tout le contraire d'une autorité de type ecclésial. Il n'y a rien de péjoratif à parler ainsi de féodalité, dans l'Église : c'est simplement reconnaître que l'autorité supérieure, *suzeraine* mais non *souveraine*, est tributaire d'une parole qui la fonde en actualisant la reconnaissance d'une même foi.

Cette conception de l'autorité a d'ailleurs bien été entérinée par la modernité, quoi qu'on dise. Proud'hon, socialiste français du dix-neuvième siècle

considéré comme le père de l'anarchisme, qui dut fuir en Belgique à la suite de son ouvrage sur *La justice dans la Révolution et dans l'Église*, et qu'on ne peut taxer de sympathies ecclésiastiques particulières, dit que non seulement toute autorité repose sur une adhésion, mais qu'elle est même «matière de foi» puisqu'elle a pour fondement une «croyance»⁶. Quoi qu'on puisse penser, une telle conception de l'autorité perdurera dans l'Église même quand elle durcira ses positions face à la crise moderniste du dix-neuvième siècle, voire quand elle définira l'épiscopat universel et l'infailibilité du magistère dogmatique du pape : elle suppose toujours, au cœur même des débats de Vatican I, que l'autorité pontificale s'exerce «en union avec l'Église universelle», ce qui n'est pas peu dire. Les mauvaises langues attribueront à Jean XXIII, plus tard, un bon mot à ce propos, consistant à affirmer que le pape est infailible, en effet, mais qu'il n'a jamais l'occasion d'exercer cette infailibilité...

2- La crise de l'autorité dans l'Église

Nous venons de baliser minimalement les conditions d'une réflexion sur l'autorité dans l'Église et, par conséquent, sur l'autorité de ses prises de positions dans les débats publics. Or, nul ne doute que cette autorité, aujourd'hui, est en crise. Peut-être faudrait-il aussi en chercher les causes.

Notons tout de suite que cette crise en est bien une d'*autorité*. Elle concerne la capacité de ceux qui sont en position de

⁶ Pierre-Joseph Proud'hon, *Les confessions d'un révolutionnaire*, Paris, Rivière, 1929, p. 57.

parler au nom de la communion des chrétiens – c'est-à-dire en union avec leur désir supposé d'actualiser dans le monde contemporain l'annonce de salut reçue du Christ – d'être véritablement reconnus comme tels. Nous n'en détaillerons pas ici les avenants. Disons simplement qu'après l'embellie qu'a représentée Vatican II dans les relations entre les autorités de l'Église et le monde moderne, la situation s'est grandement assombrie. Pour beaucoup, cela est interprété comme un retour en force de la fermeture sur soi contre l'ouverture, sinon purement et simplement comme une tentative de restauration des positions de force d'autrefois.

Pour mieux comprendre, il faut tenter de saisir non seulement les manifestations ponctuelles de la crise actuelle, manifestations qui se traduisent généralement par des prises de positions dont l'expression simpliste se résumerait à une dialectique du pour ou contre : pour ou contre le mariage des prêtres, pour ou contre la pénitence collective, pour ou contre l'avortement, l'euthanasie, le mariage civil des homosexuels, et, en bout de course, pour ou contre la liberté d'expression dans l'Église. Cette simplification des questions en obscurcit évidemment les enjeux et, restant à la surface des choses, empêche d'en saisir la véritable portée. Toutes ces questions, d'ailleurs, ne sont pas de même nature. Certaines concernent les fondements mêmes de la vie sociale, comme le mariage et l'orientation sexuelle. D'autres renvoient à la conception de la vie, telle l'euthanasie et l'avortement. D'autres,

Après l'embellie qu'a représentée Vatican II dans les relations entre les autorités de l'Église et le monde moderne, la situation s'est grandement assombrie.

enfin, relèvent davantage de la discipline interne de l'Église : le mariage des prêtres, l'accès des femmes au sacerdoce, la gestion des rituels, etc. Dans un jugement prudentiel, on ne saurait donc les traiter toutes de la même façon.

Remarquons d'abord qu'il y a cinquante ans, dans les sociétés occidentales, la plupart de ces questions ne se seraient même pas posées. Les principes fondateurs de la vie sociale étaient alors gérés par les communautés locales, sur la base de leur cohésion naturelle. Les rapports à la sexualité, par exemple, répondaient aux impératifs de reproduction du groupe, ce qui légitimait du même coup les règles qu'on pouvait leur

appliquer : virginité des filles, fidélité des femmes, voire même leur infériorisation légale. Cela n'excuse pas d'avoir été à l'époque incapable de voir plus loin – de saisir par exemple que l'égalité des genres était déjà posée dans la Bible. Cela explique, simplement, la *fonctionnalité* particulière de ces règles, aujourd'hui inapplicables sinon inconcevables, à une époque où l'identité de

l'individu dépendait non pas de ses performances dans la compétition de chacun contre tous, mais de sa capacité à *prendre sa place*, c'est-à-dire à accomplir les gestes qu'on attendait de lui et à respecter ceux qui étaient attendus des autres. Il en allait de même des questions relatives à la conception de la vie. La mort, par exemple, était une évidence qu'aucune technique de réanimation n'aurait su contrecarrer. L'avortement représentait un geste contre la communauté même si, ne l'oublions pas, la pratique en était

souvent, sinon tolérée, du moins connue. L'Église pouvait alors, du lieu de son autorité morale, présider au contrôle social des comportements relatifs à ces questions. Elle rendait en cela un service qui était la plupart du temps reconnu de tous parce qu'il garantissait la cohésion sociale et, dans bien des cas, la *suite du monde*, c'est-à-dire le sens auquel chacun pouvait avoir accès pour que ses conduites prennent leur pleine valeur à ses yeux et à ceux des autres.

La modernité a ravagé cette belle cohésion. On peut en être nostalgique, mais cela représente un fait incontournable. Elle l'a ravagée, blessant du même coup la mémoire collective qui ne peut plus comprendre les formes d'aliénation que connaissaient les individus dans cette société d'autrefois, et les conçoit même comme autant de scandales, ce qui détruit alors la crédibilité des institutions les ayant soutenues.

Certes, il faut faire le procès des abus auxquels ont donné lieu les positions de pouvoir – perversion de l'autorité, comme nous l'avons vu – de bien des instances ecclésiastiques d'autrefois. Il faut le faire, ne serait-ce que pour apprendre des erreurs alors commises. Pour éviter de les répéter, en comprenant qu'elles peuvent encore se produire là où ont muté les rapports de pouvoir entre les humains. Les institutions modernes, en effet, quoiqu'elles échappent au contrôle des Églises, produisent elles aussi de nombreux effets d'aliénation. Questionner l'histoire ne peut qu'apporter un peu de sagesse. Mettre en procès les abus d'autrefois, refuser de fuir sa responsabilité, voire demander pardon comme l'a souvent fait Jean-Paul II au cours de son pontificat, n'est pas un acte de diffamation de la mémoire mais un acte

de lucidité, tant qu'on prend appui sur les leçons de l'histoire pour tenter de faire autre chose, de faire mieux, c'est-à-dire d'inscrire et de réinscrire l'authenticité du désir chrétien, ce désir de salut qui ne peut s'exprimer qu'à travers les engagements de l'Église dans le monde.

Si la modernité a ravagé les cohésions d'autrefois, par quoi les a-t-elle remplacées ? En quoi consistent les régulations «modernes» de la société ? Tout simplement à renvoyer aux *individus* la capacité et la responsabilité du sens de leur vie, délestant ainsi d'autant la *communauté* de sa capacité et de sa responsabilité à cet égard.

Nous avons souvent appelé, ailleurs, *régulations de marchés* processus alors impliqués⁷. Le marché en effet, à l'instar de toute régulation technique, n'impose pas de sens. À la place du sens que contrôlaient les communautés, il propose une dialectique des besoins et des satisfactions. À chaque besoin, sa satisfaction. C'est ainsi, par exemple, que le contrôle de la sexualité se fera, dans les sociétés contemporaines dites avancées non plus en fonction des impératifs de reproduction du groupe, comme nous l'avons vu autrefois, mais en fonction des supposés besoins sexuels des individus. Toute l'attention se portera alors non plus sur les finalités, mais sur les technicités permettant de satisfaire ces besoins, au profit bien sûr de ceux qui en contrôlent

⁷ Voir notamment nos articles : «Croyances et incroyances: une économie du sens commun», in André Charron, Raymond Lemieux et Yvon R. Thérioux, *Croyances et incroyances au Québec*, Montréal, Centre d'information sur les nouvelles religions / Fides, 1992, 11-86 ; «L'Autre de la technique. Manifeste contre la fatalité», dans Serge Cantin et Robert Mager (dir.), *L'autre de la technique. Perspectives multidisciplinaires* [Mercure du Nord], Ste-Foy, PUL/L'Harmattan, 2000, p. 19-57.

les ressources. L'exercice de la sexualité se présente ainsi non plus comme une pratique responsable, mais comme un droit d'accéder à ces ressources. La responsabilité qui s'y rattache devient périphérique : elle consiste à éviter, dans la mesure du possible et toujours par des moyens techniques, les conséquences possiblement désastreuses pour les individus (maladies, grossesses non désirées, etc.).

Bref, le sens qui, dans un premier temps de cette régulation de marché était passé du contrôle collectif de la reproduction de l'espèce au contrôle individuel de l'expérience amoureuse, voire à la simple recherche du plaisir, finit par être complètement expulsé de la pratique sexuelle. On dénonce aujourd'hui de plus en plus *le sexe en manque d'amour*, impasse de l'affectivité elle-même, notamment chez les adolescents. «On se fait envahir par du *fast-food* sexuel, proche d'une consommation vite faite», déplore par exemple la sexologue Jocelyne Robert, «nous avons dérapé vers une sexualité de marchandage, de performance, qui est loin de nous rendre heureux». L'humanisme et les idéaux de la révolution sexuelle ont eux-mêmes été évacués, au profit des valeurs de performance et d'individualisme, ajoute-t-elle en notant le désarroi qui prévaut désormais : «La sexualité doit avoir plus de sens qu'elle n'en a présentement. Ce sens est dans le rapport à l'autre, dans la relation à l'autre»⁸.

Cela peut nous paraître loin de notre propos sur la pertinence des positions de l'Église dans les débats publics. Pourtant

⁸ Jocelyne Robert, *Le sexe en mal d'amour. De la révolution sexuelle à la régression érotique*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, mars 2005, x p.

non, bien au contraire. Ce qui vient d'être avancé à propos des pratiques sexuelles qui ont connu une profonde révolution au vingtième siècle pourrait l'être d'à peu près tous les autres domaines, notamment ceux des croyances et des appartenances religieuses, comme nous l'avons nous-mêmes maintes fois indiqué⁹.

3- Retrouver le sens de la mission

Pour être conséquents avec ce que nous venons d'avancer, il faut revenir à la question de la mission de l'Église. Cela est nécessaire parce que beaucoup des balises conventionnelles ou traditionnelles de cette mission ont été emportées par les torrents de la modernité et parce que les balises nouvelles, quand elles existent, sont souvent fragiles. Au Québec particulièrement, où la sécularisation a été telle qu'il faut désormais parler d'une société post-catholique¹⁰, les encadrements religieux, spirituels et moraux qu'assuraient traditionnellement l'Église et qui étaient encore unanimement reconnus il y a cinquante ans, sont devenus à peu près complètement inefficaces. Cette *sécularisation* radicale de la société québécoise, prototype de beaucoup d'autres processus de sécularisation modernes et contemporains, ne s'est pas faite parce que les Québécois auraient été d'abord infidèles

⁹ Notamment dans nos travaux sur les croyances des Québécois. Pour une synthèse récente, voir notre article «Les croyances des Québécois» (2002), *Cahiers St-Charles*, no 12, Sherbrooke, février 2003, pp. 37-56. En version électronique : www.ftsr.ulaval.ca.

¹⁰ Cela est également vérifiable, notons-le, d'autres sociétés qui ont été jusqu'à récemment unanimement catholiques, telles l'Irlande, l'Espagne et, dans la mesure de son industrialisation post-soviétique, la Pologne.

à leur Église pour ensuite succomber aux sirènes du matérialisme, mais a consisté à entrer dans les modes de régulation modernes pour ensuite, rapidement, délaisser les valeurs proposées par l'Église, parce que devenues inutiles aux processus dominants de définition de l'identité.

Le philosophe Charles Taylor définit ainsi la rationalité technique comme étant l'évaluation des «moyens les plus simples [pour] parvenir à une fin donnée». Le plus souvent, cette évaluation n'est que l'équation de deux variables, *coûts* et *bénéfices*. Cette logique instrumentale, qui ne se préoccupe que de la gestion matérielle des «moyens de salut séculiers», tombe le plus souvent dans l'économisme¹¹. C'est, dit-il, que «les choses qui trouvaient autrefois leur centre de gravité dans quelque réalité extérieure – la loi ou la nature – dépendent désormais de notre possibilité de choisir. Les questions auxquelles une autorité apportait naguère une réponse indiscutable, il nous faut maintenant y réfléchir par nous-mêmes. La liberté et l'autonomie modernes nous centrent sur nous-mêmes et l'idéal de l'authenticité exige que nous découvriions et formulions notre propre identité»¹².

Or, cet impératif d'authenticité, auquel les individus ne peuvent échapper, sinon en sombrant dans le non sens, s'applique aussi aux institutions. Quelles que soient les intentions réelles de ceux qui parlent en son nom, leurs discours risquent de paraître inauthentiques, donc «incroyables» et inaptes à fonder une autorité,

s'ils paraissent à leur tour évacuer la préoccupation pour le sens au profit d'une efficacité quelconque, ou encore s'ils défendent une position de pouvoir – telle la restauration des anciens contrôles par les institutions religieuses –, voire même une «vérité» toute faite dont ils seraient dépositaires envers et contre tous. Quelle que soit la légitimité de leur position, celle-ci risque d'être incroyable à ceux qui l'entendent et qui sont aguerris aux manipulations quotidiennes des discours de marché. Le problème de la crédibilité, et partant de l'autorité, est ici, comme en droit, qu'il doit y avoir *apparence* d'authenticité, c'est-à-dire de non recherche de profit personnel, pour qu'un discours dénonçant précisément cette recherche soit crédible.

C'est ici, nous semble-t-il, que la conscience de la *mission* de l'Église devrait être au centre des jugements que nous portons sur ses interventions dans les débats publics. Cette mission consiste, si nous ne nous trompons pas, à *signifier* le salut au monde. Non pas, soyons précis, à *apporter le salut au monde*, mais bien à signifier que ce salut, par la mort et la résurrection du Christ, est en train de travailler le monde, malgré les impasses de son histoire. Comme le signale Achiel Pellman dans un pertinent petit livre sur *l'inculturation* : «Celui qui précède ses disciples en Galilée, première terre missionnaire au lendemain de la résurrection (Mc 16,7), continue à les devancer partout où ils se rendent dans l'espace et le temps. [...] La terre de chaque culture est déjà sanctifiée par le Christ, en qui le monde a été créé et sauvé, et en qui il trouvera son accomplissement ultime»¹³. Signifier le salut, dans ce contexte, cela veut d'abord dire *reconnaître* les efforts faits par les

¹¹ Voir de Charles Taylor, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, 1992, 151 p. ou encore *Le Malaise de la modernité*, Paris, Cerf, coll. «Humanités», 1994, 128 p.

¹² *Grandeur et misère de la modernité*, p. 103.

humains pour donner du sens à leur vie, là même où ce sens n'est plus porté par des traditions ou des institutions religieuses. Reconnaître et *se porter solidaire* des labeurs, des douleurs, des erreurs même que cela suppose.

Cette solidarité, certes, n'évacue pas la nécessité de la critique. Poser la question du sens, en effet, c'est nécessairement instaurer un débat, particulièrement là où la logique instrumentale des choses semble aller de soi. L'Église et ceux qui parlent en son nom, ou simplement en solidarité avec sa mission, dans cette perspective, sont dépositaires non seulement d'une mission mais d'une

exigence prophétique qui peut très bien commencer par la dénonciation. En solidarité, là aussi, avec tous ceux qui, en dehors d'elle, sont conscients des impasses d'une société qui évacue le sens. Mais l'exigence d'authenticité, qui va plus loin que la dénonciation, suppose aussi des actions solidaires. Non pas des actions qui paraîtraient restaurer les pouvoirs anciens qui n'ont eux-mêmes été que des avatars de l'histoire, mais des actions qui réactualisent, «de commencements en commencements par des commencements qui n'ont jamais de fin», comme disait Grégoire de Nysse, il y a déjà fort longtemps, l'acte de foi que suppose le sens. □

¹³ Achiel Peelman, *L'inculturation. L'Église et les cultures*, Paris-Ottawa, Desclées/Novalis, 1988, p. 122.

Faire le deuil

Penser autrement le fonctionnement de l'Église, changer certaines de ses habitudes (...) ne sont pas évidents pour tous les chrétiens. Beaucoup n'y sont pas prêts et souffrent de l'affaiblissement de l'influence de l'Église.

L'impossibilité de faire son deuil d'une perte entrave la vie de tout individu et le pousse à des replis sur soi qui peuvent devenir dramatiques. (...) Auparavant majoritaires, les chrétiens sont devenus isolés en moins de deux générations. Sûre d'elle-même, leur influence est devenue marginale.

Faire son deuil passe par plusieurs étapes : la première est de comprendre que la réalité a changé, qu'il n'est plus possible de faire comme avant. La seconde est d'admettre que, même si certains milieux cherchent à déstabiliser l'Église, il n'y a pas de complot contre elle. Elle est engagée dans une évolution éprouvante et cherche son équilibre spirituel. La troisième est d'accepter que la période soit très difficile. La quatrième est de montrer combien cette époque peut être riche si son instabilité aboutit à ce que les chrétiens se sentent libres d'inventer de nouvelles manières d'être fidèles. (...) Non pas d'après des goûts et des caprices, mais au nom d'une plus grande fidélité.

Olivier Legendre, op. cit. p. 34.

Très Saint Père,

Un million de jeunes se présentent à la messe du dernier dimanche de la *Journée Mondiale de la Jeunesse* à Toronto ! Un million de jeunes appartenant à des groupes-jeunesse religieux et portant en leur cœur l'Amour du Bon Pasteur ! Un million de jeunes en soif profonde d'Absolu et de Tendresse ! Un million de jeunes ayant trouvé enfin la source sainte où s'abreuver, l'Amour du Père ! Et les absents, n'est-ce pas là des millions de jeunes criant un message, une faim ? Cette soif de spiritualité lance à l'Église d'aujourd'hui un des messages des plus concrets montrant le devoir qu'Elle doit accomplir. En effet, l'étanchement de cette soif se doit d'être une des responsabilités primordiales, voire même une obligation. Elle doit en faire une de ses plus grandes priorités considérant que ces jeunes sont l'Église de demain. C'est pourquoi nous, en tant que jeunes impliqués dans le mouvement des *Brebis de Jésus*, avons décidé d'interroger d'autres jeunes afin de connaître leurs attentes face au rôle de l'Église. Nous trouvons important de vous faire part des réponses que nous avons recueillies puisqu'elles sont nombreuses et constructives. De plus, nous considérons pertinent de vous énumérer les actions que les jeunes sont prêts à faire pour édifier l'Église.

Un million
de jeunes
en soif
profonde
d'Absolu
et de
tendresse.

Le monde est en pleine évolution. Il est évident que les valeurs d'aujourd'hui diffèrent de celles d'hier. Comme dans toute croissance véritable, tant physique que spirituelle, les choses sont en éternel mouvement. Il en est de même pour l'Église. C'est dans cette optique que les jeunes ont besoin de sentir que l'Église est prête à les accueillir. À accueillir une jeunesse qui formera dans l'avenir la nouvelle communauté chrétienne. L'adaptation de l'Église face aux traditions et aux activités pastorales est inévitablement un point central pour les jeunes. Une structure vivante et dynamique au sein des activités pastorales est en effet ce que les jeunes attendent de l'Église. Les jeunes n'excluent pas le fait qu'ils se sentent interpellés par les moments d'intériorité. Cependant, la vivacité désirée lors des célébrations rejoindrait encore plus la réalité de ceux-ci. Le besoin de démontrer la joie et la vie découlant du choix de vivre l'expérience chrétienne est pour les jeunes Québécois un besoin qui exprime ce qu'ils sont et ce qu'ils ressentent. Bref, le dynamisme à l'intérieur des célébrations semble être un tournant important à instaurer.

Le désir d'une Église servante, plus charitable et plus présente aux petits de toutes sortes est aussi un aspect relevé dans les réponses des jeunes. « *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* » (Mt 25, 40). N'est-ce pas celui qui s'abaisse qui sera élevé ? C'est avec un cœur

franciscain que l'Église doit se transformer. Il ne s'agit pas ici de renoncer à toutes richesses matérielles mais plutôt de se concentrer sur la richesse intérieure. La beauté de la pauvreté dans sa dimension de service, d'amour et de simplicité est le chemin vers la sainteté. Tous les chrétiens tendent vers cette sainteté. Pourquoi pas l'Église aussi ? Les jeunes veulent une Église œuvrant parmi les petits.

L'unité, véritable force. Avec l'unité, il est possible de porter plus que des montagnes. Souvenons-nous des moments dans notre histoire où les peuples s'unifiaient. Quelle force s'en dégageait ! Et voyons le comportement des brebis devant un prédateur. Elles se rassemblent promptement en cercle les unes à côté des autres. Cette brève métaphore exprime tout le sens profond et toute la force d'une unité authentique. Les jeunes attendent que l'Église soit unie au Christ dans la fidélité à sa Parole. Unie dans le Christ car elle en est le Corps. L'unité veut aussi dire une acceptation de tout être humain dans sa dignité et dans son être profond. Une unité dans le Christ et entre les chrétiens est, en effet, une dimension importante pour les jeunes.

Maintenant que nous savons ce que les jeunes attendent de l'Église, voyons ce qu'ils sont prêts à faire pour que ces attentes se concrétisent. Tout d'abord, il est clair qu'une implication sociale à travers les projets-jeunesse chrétiens est une responsabilité qu'ils sont prêts à assumer. Cette implication est une des plus grandes et une des plus faciles d'accès tant pour les fervents pratiquants que pour les nouveaux évangélisés. La volonté de créer de plus en plus des rassemblements permettant de vivre une rencontre de foi avec d'autres jeunes est un désir vivant. Ils sont prêts à entrer vigoureusement dans l'organisation de ces rassemblements.

**Les jeunes
ont compris
que ce n'est pas
nécessairement
par les œuvres
que le salut est
acquis mais
par une foi réelle.**

Une manière encore plus simple de participer au règne de Dieu et d'édifier l'Église, c'est aussi par une prière profonde et un désir brûlant d'aimer le Père et toutes ses créatures, en particulier nos frères et sœurs qui vivent à nos côtés. C'est ainsi que les jeunes veulent annoncer le règne de Dieu et, de cette manière, réaliser leur rêve par rapport à une sainte Église.

Le don total de sa vie à la volonté du Père est aussi un aspect qui a ressorti dans les réponses recueillies. Vivre en intime communion avec Lui et l'épouser par le sacerdoce est une façon qu'ont trouvée certains jeunes pour que notre Église devienne une terre d'accueil, de pauvreté, d'unité et de sainteté. La profonde aspiration à cette unité avec l'Être divin, menant à la sainteté, est un point incontournable dans la croissance du christianisme et, du fait même, de l'Église catholique. Les saints redonnent souffle à l'Église et c'est à l'intérieur de cet humble désir de garder les yeux fixés sur le Christ que les jeunes et même les moins jeunes peuvent élever l'Église vers le rêve religieux

attendu par tout être. Ces jeunes ont compris que ce n'était pas nécessairement par les œuvres que le salut est acquis, mais par une foi réelle. Par cette foi, tout devient alors possible. Le vie de sainte Thérèse de Lisieux, par exemple, ne comporte pas de grandes œuvres, mais n'est-elle pas devenue Docteure de l'Église par sa foi? Sans dénigrer la vocation missionnaire et les œuvres charitables, la sainteté, dans sa dimension de foi profonde, est une voie que les jeunes sont prêts à emprunter pour faire grandir l'Église de demain.

Voilà ce qui concerne les attentes des jeunes et les efforts qu'ils sont prêts à faire pour l'Église catholique romaine. Celle-ci doit être davantage accueillante à la vivacité de la jeunesse. La pauvreté du cœur de l'Église et l'attention portée à la formation d'une solide unité avec le Christ et les chrétiens sont deux aspects nécessaires à sa croissance. Pour atteindre ces idéaux, les jeunes québécois d'aujourd'hui sont prêts à s'impliquer socialement dans des projets chrétiens, à mettre tout leur amour dans le Christ pour montrer la puissance de l'amour du Christ lui-même. Ils sont prêts à donner leur vie à Dieu par la prière ou la serviabilité, tout ça par Amour et pour l'Amour car l'amour est la source même du message de Jésus notre Seigneur et notre Dieu. Par amour pour la vie nouvelle qu'apporte la jeunesse des dernières années et par amour pour les générations à venir, l'Église se doit d'étancher la soif de ceux-ci par une transformation précieuse et fructueuse. □

Noémie, 24 ans, témoigne...

Sans vouloir trop bousculer, puisqu'on me demande ce que j'attends de l'Église, je dirais que je m'attends à ce qu'elle vive davantage les valeurs et le message du Christ qu'elle s'empresse de tant prêcher. Par exemple, Jésus s'est entouré de femmes, elles ont joué un rôle majeur dans l'accomplissement des Écritures, et l'Église s'entête à leur donner des rôles de second rang, du moins pour les religieuses (à quand les femmes prêtres ?). La question du mariage des prêtres devrait être sérieusement explorée davantage, car il me semble que ce serait une solution logique à la « pénurie » de prêtres. J'attends également de l'Église qu'elle se mette à jour concernant la situation des chrétiens du XXI^e siècle, de toutes origines. Les questions de contraception, par exemple, devraient être considérées sérieusement, puisque la planète est presque surpeuplée, si ce n'est déjà fait. (J'aurais bien d'autres exemples, mais je veux juste illustrer ma pensée.)

D'autre part, je serais prête à bien des choses pour aider l'Église, mais encore faudrait-il que des ouvertures soient visibles. J'ai été longtemps très impliquée, en ayant parfois l'impression que les jeunes pouvaient prendre leur place pour autant qu'ils suivent le modèle existant (bien que je sois consciente que ce n'est pas le cas dans tous les milieux chrétiens). Je donnerai en exemple ces religieuses qui m'ont mis de la pression pour que je n'aille pas à l'Eucharistie parce que je vis en union libre depuis 7 ans, parce que les gens non mariés, vivant dans le péché, ne devraient pas communier, selon le catéchisme. Eh bien, je me demande alors combien de gens dans les églises actuellement - tout le monde est conscient qu'il y en a moins qu'autrefois et que leur nombre va en diminuant - ont réellement le "droit" de se présenter à l'église en toute conscience... Le Christ a dit que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre. Il semble qu'une personne « parfaite » se soit

permis de me jeter la pierre tout en ne prenant pas soin de vérifier si le mariage était une option financièrement possible pour moi. Et l'effet escompté a réussi : je ne vais plus à la messe, alors que depuis quelques mois j'y trouvais vraiment et profondément un ressourcement spirituel. Je sais par expérience que ce genre de fermeture d'esprit n'est pas répandu, mais il reste que je suis convaincue que c'est une attitude déplorable qui décourage les jeunes, et des personnes de tous âges, à faire partie de l'Église. Il y a beaucoup de contradictions et d'interdits; je suis de nature conciliante et n'ai pas tendance à juger. Mais je ne peux rester indifférente au fait que des hommes mariés battent leur conjointe et s'imaginent qu'aller à la messe sauvera leur âme. Je ne les juge pas, j'essaie de comprendre pourquoi certaines formes de péchés sont mieux tolérées que d'autres. (Encore une fois, la liste des exemples pourrait être interminable, je me borne à parler de faits vécus...)

Je suis prête à faire à peu près n'importe quoi pour le Royaume, comme il est dit dans l'Évangile, mais le fait de me faire juger et blesser de nouveau ne m'incite pas beaucoup à l'engagement, alors que je n'ai que de bonnes intentions et une soif réelle de Dieu. Alors je fais comme beaucoup de gens de mon âge, je continue d'espérer, d'être chrétienne chez moi, au quotidien, du mieux que je peux, avec les personnes qui sont conscientes que nul n'est parfait, que le Royaume de Dieu commence dans le cœur de chacun, et non dans la division et les jugements déplacés, et encore moins par une multitude de lois et de règlements qui n'ont pratiquement rien à voir avec le message du Christ qui, lui, au contraire des institutions humaines, demeure intemporel et universel.

Je me permets d'ajouter que me joindre à un groupe, voire le fonder, avec de l'aide si la possibilité se présentait, avec quiconque partage des valeurs actuelles et ouvertes pour changer l'Église et la ramener à une meilleure proximité avec les Écritures et les enseignements du Christ, serait pour moi un geste que je SUIS prête à poser, dans un avenir rapproché. C'est dérangent d'être croyante aujourd'hui, particulièrement quand on est universitaire (les préjugés sont plus "prononcés" : comment peut-on être chrétien et historien ? on nous le demande souvent. Mais ça ne me dérange pas le moins du monde. Ce qui me dérange, c'est qu'il semble y avoir un fort courant de résistance au changement au sein même de l'Église, bien que je sente également que beaucoup font des efforts pour que des changements s'opèrent. Disons que partager la Bonne Nouvelle, échanger et participer à des comités de discussion qui pourraient être entendus auprès des autorités concernées me plairait, car je ne suis pas une révolutionnaire destructrice, je crois que le changement peut se faire graduellement dans un but constructif et unificateur. Seulement, jusqu'à présent, mis à part Vatican II, l'Église accepte mal les changements. Il a fallu que des gens comme Luther, bien informés et très fervents, fondent des Églises "dissidentes" pour pouvoir vivre leur vision de l'Évangile. Faire face à ceux qui se moquent de moi parce que je suis croyante, je l'affronte presque tous les jours, sans problème. Mais être obligée de me justifier au sein même de la famille des chrétiens me laisse perplexe et sur la défensive. Je suis prête à m'engager, mais je ne cacherai pas que le soutien d'un groupe serait le bienvenu.

Sincèrement, une chrétienne en quête de changement et d'ouverture spirituelle.



SI NOUS AIMIONS L'ÉGLISE

F. Albert Cantin



Écrire au sujet de l'Église, c'est une entreprise risquée. En effet, l'Église, tout en restant la même, évolue sans cesse comme tout corps vivant. Dans les temps difficiles que nous vivons, la présenter objectivement s'avère un geste redoutable.

Toute considération à son sujet risque de s'exprimer à travers des verres déformants. Faisant confiance à l'Esprit qui nous guide toujours, je propose ma réflexion de croyant.

On définit souvent l'Église comme une société religieuse fondée par Jésus-Christ. On peut la voir aussi comme une communauté des croyants en Jésus-Christ qui se considèrent ses disciples. L'Église est mystère, et partant, nous permet de l'approcher sans en saisir la totalité. On n'aura jamais fini de méditer sur cette réalité à la fois divine et humaine.

Des jeunes à qui on posait la question « Qu'est-ce que l'Église ? » tout spontanément ont répondu : « L'Église, c'est l'endroit où j'ai reçu la première communion; l'Église, c'est l'endroit où j'ai été confirmé, le lieu où... ». Sous ce lieu, il y avait tout de même l'idée de rassemblement de croyants. Les réponses avaient malgré tout une coloration communautaire. Il ne faut pas s'en surprendre, car François d'Assise entendant la voix: « Répare mon Église ! », se mit à poser les pierres de Saint-Damien. Plus tard, il comprendra la signification de ce qu'on lui demandait. Aujourd'hui, même confusion : bientôt, les jeunes générations ne sauront plus distinguer les églises des gratte-ciel environnants.

L'Église est autre chose qu'un lieu de rassemblement des croyants. La com-

munauté peut se rassembler en tous lieux sur la terre. L'Église ne date pas d'hier. L'Ancien Testament en pose déjà les premiers jalons et en prépare la fondation. Dieu, depuis les temps anciens, ne semble avoir qu'un désir: se construire un peuple de vrais adorateurs. Abraham rassemble sa tribu et se met en marche avec elle, sous l'inspiration du vrai Dieu. Moïse, à la tête du peuple de l'exil, le guide et le forme. D'autres après lui, pendant de nombreuses années, en feront le peuple élu d'où surgira Jésus-Christ.

Le Nouveau Testament, par Jésus, nous révèle les intentions de Dieu. Jésus appelle quelques disciples à le suivre, les met à l'épreuve, en fait les témoins de sa vie et de sa mort, témoins privilégiés de sa résurrection. Forts des dons de l'Esprit, ils prennent les chemins du monde, proclamant la Bonne Nouvelle du salut de Dieu en Jésus. Jésus a dit que sur Pierre, il bâtirait son Église, non un temple fait de main d'hommes, mais de pierres vivantes. Plusieurs paraboles du Seigneur nous annoncent cette vision de l'Église de Jésus: le Bercaïl dont il est le Bon Pasteur, la Vigne dont le Père prend soin, le filet plein de poissons, le petit troupeau au milieu des loups... On ne

voit pas de structures, mais une famille de baptisés au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, et dont la norme première est : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » et « soyez un comme le Père et moi sommes un. »

Luc, dans le livre des Actes, nous décrit comment peu à peu cette Église de Jésus prit consistance et se structura. D'abord Pierre, rempli de l'Esprit, annonça la résurrection de son Maître et assura que nul salut n'advient que par ce saint nom. Il sera invité à s'ouvrir aux païens en se rendant chez Corneille, sortant ainsi des cadres étroits du judaïsme. Luc souligne aussi longuement la figure exceptionnelle de Paul. Nous admirons comment le Seigneur fit d'un persécuteur l'Apôtre des nations. Il met toute sa fougue à annoncer celui qu'il persécutait mais qui lui avait révélé que tout homme est l'image du Christ. Il parcourt tout le Moyen Orient, proclamant la Bonne Nouvelle, créant des Églises autonomes et entretient ensuite ses communautés par ses lettres pastorales. Il établit des Anciens pour qu'ils prennent charge des nouvelles communautés et leur indique la conduite à tenir.

Les lettres de Pierre et de Paul nous apprennent que l'Église est un peuple responsable, un peuple saint, une race royale. Pourtant ces convertis ne devaient pas se conduire comme des anges. Dans les textes des Actes, on y voit des communautés idéales, mais aussi des dissensions entre frères. Ces chrétiens se sentaient des frères et sœurs, mais avaient à se convertir chaque jour. À l'occasion de disputes, on sut se parler et décider avec les lumières de l'Esprit (Ac 15,16).

L'Église primitive a toujours fasciné les chrétiens. On a toujours la nostalgie des origines. Mais l'Église, corps vivant, a évolué, non dans sa nature, Corps du Christ, mais dans sa composition humaine faite de femmes et d'hommes pécheurs et limités. Si nous suivons sa marche au cours de l'Histoire, il y eut l'Église primitive, celle dite « apostolique », celle des Pères, du Moyen Âge, du modernisme jusqu'à celle de notre temps. Ses structures ont dû se soumettre à la mouvance des sociétés humaines.

Il semble qu'au temps des Apôtres, les structures d'Église étaient fort souples. Chaque Église avait une grande autonomie. On ne sait pas beaucoup de choses des Églises fondées par les Apôtres, mais on sait que lors de dissidences, on se réunissait pour régler les différends. Parfois, la solution est simple : s'abstenir de tout ce qui a été souillé par les idoles, des unions illégitimes, des chairs étouffées et du sang (Ac 15, 20). Sans doute, à mesure que le nombre des frères augmentait, il fallut proposer de nouvelles orientations aux Églises aux prises avec de nouveaux problèmes. Avec Constantin, l'Église universelle eut tendance à s'impérialiser. Le temporel et le spirituel furent mêlés. Les mœurs se dégradèrent au point que la rupture se fit violente. Si bien que l'Église de Rome se vit dans l'obligation de réagir avec autorité. Depuis longtemps, le rôle de Rome était reconnu. Il suffit de lire les textes des Pères. Mais l'autoritarisme fut toujours une solution facile pour chercher à assurer l'unité souhaitée par le Christ.

Vint un jour où un pape âgé, mais dynamique et inspiré, osa rassembler le

concile Vatican II. On voulait dépoussiérer l'Église. On désirait la voir revenir à l'essentiel, présenter un visage plus évangélique. Le Concile réussit son travail apostolique dans son ensemble. Les portes closes d'une Église sur la défensive, d'une Église-Forteresse, s'ouvrirent et accueillirent le monde reconnu comme créature de Dieu. Un grand vent, celui de l'Esprit, et une nouvelle Pentecôte passèrent sur l'Église. Une grande espérance surgit dans le Peuple de Dieu. L'Église pyramidale allant du Pape aux Evêques - Église enseignante - des évêques aux prêtres et de ceux-ci aux fidèles - Église enseignée - fut renversée.

Dans *Lumen Gentium*, après avoir défini le mystère de l'Église, Vatican II consacre le second chapitre au « Peuple de Dieu ». L'Église est définie comme « peuple de Dieu » et non comme on avait l'habitude de la présenter, du sommet vers la base. On en revenait aux origines où l'ensemble des croyants se définissait « Race élue, nation sainte, peuple choisi pour proclamer les louanges de Celui qui l'a appelé des ténèbres à son admirable lumière ». Le Concile déclare que tous les baptisés sont égaux par nature, peuple racheté par le sang du Christ. Tous les baptisés sont revêtus du sacerdoce pour offrir des sacrifices spirituels. Mais comme l'Église est le Corps visible du Christ, et comme tout corps doit avoir une consistance pour vivre, il existe un sacerdoce ministériel pour le service de tout le corps. L'autorité est donc définie comme « service du peuple de Dieu ». Comme le demandait Pierre : « Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, veillant sur lui, non par contrainte, mais de bon gré, selon Dieu, non pas en faisant les seigneurs, à l'égard de ceux

qui vous sont échus en partage, mais en devenant les modèles du troupeau ». Tout un programme pour les Chefs !

Nous qui avons un certain âge, nous avons assisté à tous ces changements survenus dans l'Église. Nous avons participé de bon gré. La liturgie est devenue plus active et signifiante ; les sacrements reprirent du sens, éclairés par la Parole de Dieu. Le peuple chrétien se sentit plus engagé, plus responsable. L'on se mit à parler de collégialité. Le latin céda sa place aux langues modernes dites « vernaculaires ». Même en morale, certaines règles furent assouplies. Chaque baptisé retrouva sa place. Sans doute il y eut des ratés. L'imagination a pu déborder. Et le sens du mystère en a fait les frais. Malheureusement, le peuple mal préparé n'a pas toujours compris ce virage de 180°.

Malgré ces changements nécessaires et justifiés, beaucoup ont pris leur distance avec l'Église. Quelque part, quelque chose n'a pas fonctionné. Chez nous, nos églises ont été désertées. La fin du concile a coïncidé avec un réveil social partout dans le monde : Mai 68 en France et la révolution tranquille au Québec, par exemple... Un monde rural a fait place à un monde urbain. La richesse généralisée, le consumérisme, les pressions sociales, la quête effrénée de liberté et d'autonomie ont changé la donne. La montée de l'égoïsme, les mélanges culturels ont changé les habitudes de vie.

Pourtant, le Concile offrait vraiment un renouveau remarquable. Beaucoup de transformations désirées et désirables furent réalisées. La responsabilité des croyants en fut confortée. Le partage des tâches devint plus réel. De vieilles

dépouilles tombèrent pour aller à l'essentiel. Le triomphalisme devint démodé. La collégialité prônée devait donner de l'espace aux progressistes. On allait refonder l'Église.

Mais la tradition a les dents longues. L'autorité n'a pas dit son dernier mot. La collégialité n'est pas partout la bienvenue. Si dans nos Églises locales, la coresponsabilité est bien accueillie, on sent un malaise en haut-lieu : on a toujours peur du renouveau, on craint tout débordement, on évite les courants d'air. C'est plus facile de conduire un troupeau docile que des chrétiens éclairés et critiques.

Le malaise se fait sentir de plus en plus, partout, jusque dans l'Église même. Il suffit d'écouter les médias pour s'en rendre compte. La critique est alerte et acerbe. On sent un vent contraire à celui de Vatican II. Des lourdeurs s'installent. La liberté ne compte plus guère dans certaines décisions. Les traces de Vatican II s'estompent. L'Église-institution pèse lourd. Son gouvernement n'a pas toujours la cote au palmarès. On fait facilement taire les prophètes. L'autoritarisme reprend du service.

À près de cinquante ans de distance, Vatican II pourrait encore éclairer favorablement nos temps modernes. Et depuis lors, de tous les documents sur tous les sujets qui émanent de Rome, certains pourraient donner des orientations positives à ceux qui ont la responsabilité des peuples. Il faut reconnaître la qualité de certaines opinions de l'Église, tout en regrettant un

langage trop hermétique parfois. D'autre part, quelques écrits ne manquent pas de soulever la controverse, voire la colère, de certaines Églises locales ou de groupes particuliers... On croit que les chrétiens concernés n'ont pas été suffisamment interrogés ou consultés. Il arrive qu'on fasse son nid avec sa conscience. Cette ambiguïté ne peut se révéler que néfaste pour la vie du Peuple de Dieu. La confiance dans l'autorité s'en trouve blessée. Comme dit François Varillon : « L'Église, c'est le monde en tant qu'il accueille le don de Dieu. »

La conversion individuelle paraît autrement plus ardue que la réforme d'une Église qui porte les rides de deux millénaires.

Exprimons enfin quelques souhaits glanés ici et là dans notre entourage. Rêvons d'une Église de pèlerins, toujours en marche, toujours en renouvellement. On veut une Église qui accueille tous ses enfants, quelles que soient leurs conditions, une Église de communion. Qui ne désire pas plus de liberté d'expression, d'autonomie locale, de maternité visible,

de miséricorde exercée avec amour et respect ? Si l'Église admet la liberté de conscience, on souhaite que dans les faits, elle en tienne compte. Que tous ceux qui ont reçu de Dieu la mission de guider le peuple des croyants puissent affirmer en vérité se comporter en « serviteurs des serviteurs de Dieu ». Comme on le souligne depuis quelques décades - c'était déjà une préoccupation des temps apostoliques - que l'Église redevienne réellement « une Église servante et pauvre » et partant, une Église des pauvres.

Bien qu'elle soit toujours l'Église de Jésus, une, sainte, catholique et apos-

tolique, il ne faut pas rêver d'une Église idéale ou idyllique. Elle est composée de baptisés blessés par le péché. Soyons assurés que malgré les turbulences des temps et de l'Histoire, l'Église du Christ a les promesses de la vie éternelle. Ne contribuons pas par nos incuries, à la faire disparaître de nos plages. Méditons les paroles que l'auteur de l'Apocalypse adressait aux Églises. Avant tout, il faut garder l'espérance, nous montrer témoins et prier le Maître. Ces quelques propos sur l'Église ne peuvent en dévoiler tous les trésors, en diagnostiquer toutes les faiblesses, ou en

prescrire tous les remèdes. C'est à chaque lecteur de faire son examen, de suivre ce que l'Esprit lui dicte pour que sa Mère Église soit plus rayonnante et plus sainte. La conversion individuelle paraît autrement ardue que la réforme des structures d'une Église qui porte les rides de deux millénaires. Puisse l'Église, par chacun de nous, donner le Christ au monde. L'Église est Corps vivant du Christ, Sacrement pour que nous allions plus sûrement au Père. « Seigneur, j'accueille ce don de ton Église, mystère de foi, Mère aimée à l'image de Marie. » □

« Dites, si c'était vrai... »

Mots de Jacques Brel. « Si c'était vrai tout ce qu'ils ont écrit Luc, Matthieu et les deux autres... »

Beaucoup de gens ayant cru un jour que c'était vrai, ne le croient plus. D'autres, y croyant encore, se sont éloignés de l'Église qui leur avait parlé des récits de Luc, de Matthieu et des deux autres. Souvent, leur foi s'effiloche.

Mais la question demeure. Impossible de la balayer du revers de la main, et pour toujours. Elle revient et s'infiltré, poursuivant son travail. « Si c'était vrai...! » Certains répondent tôt à la question, d'autres le font plus tard. Certains le font sous le coup d'un événement qui les ébranle : un accident, une mortalité, une maladie... D'autres n'arrivent jamais à répondre. Ils quittent cette terre emportant avec eux leur question. Ils ont pu chercher la lumière tout autant que ceux qui l'ont trouvée. Ils ont pu appeler la vérité autant qu'eux.

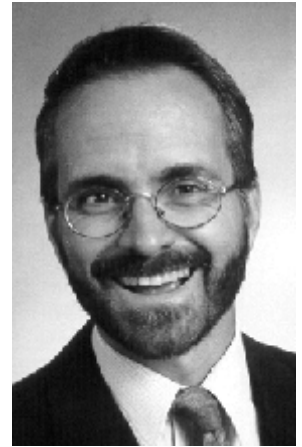
La foi en ce qui a été écrit par Luc et les autres est mystère. Elle ne se communique pas comme un savoir. Le témoignage peut cependant y conduire. La joie de croire peut être dite. La vie vécue dans l'amour, dans le respect et la tolérance, dans la justice et la compassion, peut interpeller. Quel est le secret de celui ou celle qui vit ainsi ? Où donc est la source de sa joie ?

Dieu seul transmet la foi, la fait naître dans les cœurs, en fait cadeau à ceux et celles qui cherchent. Le rôle de ceux qui croient déjà est donc modeste mais pourtant nécessaire. Ils ont à témoigner et à accompagner. Accompagner est un art qui s'apprend. Les apprentissages peuvent varier, mais sans trop s'écarter du modèle autrefois donné par ce mystérieux personnage qui faisait route vers Emmaüs auprès de Cléophas et de l'autre disciple.

Il se mêla à leur conversation. Il laissa leurs questions venir, en posa quelques-unes au bon moment. Il prit tout son temps, renvoya aux Écritures. Il se mit à table avec eux. Au cours du repas, un éclair. C'est Lui ! Depuis ce moment, les disciples ont cru et proclamé que tout était vrai.

Jean-Yves Garneau, in *Prêtre et Pasteur*, février 2005, p. 65.

Entretien avec Frère Daniel Morin



- En septembre dernier, frère Daniel Morin a prononcé ses vœux perpétuels chez les f.é.c.

- *Comment vous est venue l'idée de la vie religieuse ?*

Comme le dit la chanson de Robert Lebel : « Je t'ai cherché longtemps, je t'ai cherché partout ». L'idée de la vie religieuse a émergé de ma recherche de trouver un sens à ma vie. Les chemins que j'avais empruntés jusqu'alors ne me permettaient plus de trouver la satisfaction et de combler le vide qui m'habitait. Le monde des affaires que je côtoyais me reflétait sans cesse une société qui court après l'éphémère et se cherche à travers ce qu'elle crée, oubliant ainsi l'essentiel. L'origine même de ce pourquoi chaque être est créé, c'est notre relation à Dieu. Déjà, je m'interrogeais sur l'idée de la vie fraternelle et communautaire. Ne sachant où aller, j'ai mis ma confiance dans la prière à sainte Anne, ma grand-mère spirituelle, lui demandant d'intercéder auprès de la Sainte Famille et d'éclairer la route que je devrai prendre. Dans l'abandon de toute résistance et plusieurs tentatives à lâcher prise, dans l'ouverture et la confiance, je revivais intérieurement différents épisodes de ma vie où s'exerçait mon charisme. Je recevais ces séquences dans l'oraison et la prière comme une invitation à accorder ma vie sur l'amour de Dieu. Si au fond de moi j'accédais à la dimension spirituelle de mes origines dans l'amour de Dieu, mon choix libre de la vie religieuse s'est harmonisé par le biais de la réciprocité au sein de la grande famille des Frères des écoles chrétiennes.

- *Quel sens a pris pour vous votre profession perpétuelle ?*

Une « direction » ... dans la disponibilité, plutôt que dans l'attente. L'expérience des vœux temporaires m'a permis de vérifier encore davantage mes motivations face à la vie religieuse. L'étape des vœux temporaires est demeurée pour moi une phase exploratoire. Vivre dans l'attente de la prochaine exploration peut faire perdre le sens et la beauté du grand saut. Il m'a fallu surmonter l'inquiétude, identifier mes peurs de l'inconnu et risquer l'avenir dans la confiance en Celui qui me guide. La profession perpétuelle m'a permis de trouver la « direction » dans la disponibilité à accueillir ceux et celles qui me sont confiés plutôt que de chercher à m'établir dans des paramètres connus et sécurisants. L'engagement donne toujours un sens à la vie. La volonté de témoigner de la présence vivante du Christ m'accompagnant tout au long de ma route... voilà le véritable sens.

- *Qu'est-ce qui vous a motivé à DURER dans la vie religieuse ?*

La vie religieuse est une source abondante de « relations » : relation à soi, relation à l'autre, et au Tout Autre. Vivre en relation les uns avec les autres peut causer des angoisses, des tensions, des déceptions. Heureusement, la vie religieuse m'invite à dépasser ces aspects de la relation. Cependant, il m'a fallu reconnaître un jour que j'avais un réel besoin d'aimer et d'être aimé. Personne ne peut nier cette nécessité de sa nature humaine. La difficulté est plutôt de l'admettre et de l'exprimer. Plusieurs confrères ont été pour moi des témoins de l'amour et de la tendresse de Dieu. Sans la découverte d'une vie fraternelle « possible » dans le dialogue et la confiance, la vie religieuse n'aurait eu pour moi aucun sens. Que tous ces témoins qui me lisent et qui se reconnaissent sachent que sans eux, j'aurais quand même servi Dieu là où j'aurais ressenti Sa présence, malgré l'absence d'une vie fraternelle.

- *Parlez-nous des jeunes d'aujourd'hui. Que pensez-vous d'eux ?*

Ils ne sont pas différents de ce que nous sommes. Ils cherchent eux aussi un sens à leur vie. Ils ont la soif de vivre. Ils ont des peurs, eux aussi, parce qu'ils sont parfois divisés dans leurs choix. Ils désirent rencontrer des adultes signifiants qui ont un « cœur » et une « tête », capables de les accompagner dans leur quête de liberté et dans leur apprentissage d'autonomie. Les jeunes d'aujourd'hui vivent l'espoir d'un monde meilleur. Permettons-leur d'être créatifs et faisons-leur confiance; nous pourrions être surpris, même s'ils affichent des goûts et des agirs incompatibles avec les nôtres.



- *Aujourd'hui, on parle de la famille lasallienne, avec des partenaires et des associés laïcs, hommes et femmes; qu'est-ce que ça signifie pour vous ? Êtes-vous content de cette situation, ou si vous avez peur?*

Je crois qu'il faut distinguer « famille lasallienne » et « associé ». La famille lasallienne est accessible à tous ceux et celles qui désirent s'y joindre. L'associé est davantage un membre de la famille lasallienne par son engagement. La différence, c'est qu'il s'implique dans un engagement au sein d'une œuvre et au service de la mission. Je ne vois pas de quoi pourrais-je avoir peur. Bien au contraire, je suis dynamisé lorsque des associés envisagent de se joindre aux frères pour permettre la continuité de la mission lasallienne. Dans cette façon de comprendre, les frères sont aussi rejoints par le projet éducatif lasallien qui veut que l'on ne soit « plus jamais seuls ».

- *Que diriez-vous à un jeune de 25 ans qui songerait à la vie religieuse ?*

Si tu as le goût de la « vie », l'aventure commence pour toi ! Tu sais où ça commence parce que tu choisis d'y être... tu ne sais pas où ça finit parce que tu laisses à Dieu le droit de te conduire sur les nombreux chemins que tu empruntes. De cette façon, tu laisses la vie prendre toutes les couleurs et toutes les formes possibles. La vie religieuse devient un appel à témoigner de ce privilège que tu as reçu comme un cadeau. Dieu transforme celui qui Le choisit et cette transformation est l'occasion de devenir artiste avec Dieu. Il te demande de parachever ce qu'Il a commencé, sans nier celui que tu es. À celui qui a dit : donner sa vie à Dieu est un sacrifice, je réponds que le sacrifice, c'est plutôt de ne pas consentir à laisser Dieu agir en soi.

- *Qu'est-ce qui motive votre optimisme aujourd'hui face à l'avenir ?*

C'est le moment présent... vivre ici et maintenant ! L'avenir auquel j'aspire, c'est l'aboutissement de tous ces instants que je traverse dans ma conscience d'être, d'exister et d'aimer. Ma motivation face à l'avenir ne se retrouve pas dans les lendemains. Sinon, elle devient inaction dans l'attente, limitant ainsi l'espoir en un avenir meilleur. Comment pouvons-nous témoigner de l'amour du Christ qui habite nos cœurs si notre optimisme n'est pas habité de Sa présence, ici et maintenant ? L'Église est actuellement en pleine mutation. Le danger est de résister, par habitude, à cette transformation nécessaire à son avènement. Si j'ai pu découvrir, il y a douze ans, une nouvelle façon de vivre l'Église en petites cellules, j'ai d'autant plus confiance dans ces jeunes appelés à transformer ce monde qui est le leur. Oserons-nous leur accorder l'espace dont ils ont besoin ? À mon avis, le sentiment d'appartenance en est l'enjeu. Permettons-leur d'être créatifs. Créons des espaces pour qu'ils puissent se dire, se vivre et développer le sentiment d'appartenance grâce à une action concrète, avec des témoins vivants, capables de les accompagner dans leur présent. □

Portrait d'une Église : Christ-Roi de Gaspé, Québec

Marcel Blanchard, ptre,
agent des communications au diocèse de Gaspé

Prendre le temps de nous arrêter et de produire un document sur le vécu de notre Église diocésaine est un défi intéressant à relever. Je prends la charge de vous présenter ce que nous sommes comme communauté chrétienne vivant en Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine. Je vais commencer par un bref historique pour poursuivre avec notre expérience administrative et pastorale. Nous espérons vivre l'appel du Christ dans la tradition apostolique pour devenir des frères et des sœurs, témoins de Dieu pour un monde nouveau.

Le diocèse de Gaspé a été érigé, comme suffragant de Rimouski, par le Pape Pie XI, le 5 mai 1922. Il fut d'abord administré par Mgr Romuald Léonard, évêque de Rimouski, jusqu'au 25 février 1923, date à laquelle Mgr François-Xavier Ross, nommé premier évêque de Gaspé le 11 décembre 1922, prenait possession du diocèse au cours d'une célébration liturgique tenue à Ristigouche. Mgr Ross reçut la consécration épiscopale à Rimouski le 1^{er} mai 1923 et arriva définitivement à Gaspé deux jours plus tard, soit le 3 mai. Un nouveau décret de la S. Congrégation consistoriale précisait les limites des diocèses de Rimouski et de Gaspé le 27 janvier 1933. Cette même Congrégation signait le décret d'annexion du territoire des Îles-de-la-Madeleine au diocèse de Gaspé le 20 juillet 1946, lequel décret devenait effectif le 27 octobre suivant.

À ce jour, huit évêques se sont succédé à la tête du diocèse :

Mgr François-Xavier Ross	1922-1945
Mgr Albin Leblanc	1946-1957
Mgr Paul Bernier	1957-1964
Mgr Jean-Marie Fortier	1965-1968
Mgr Gilles Ouellet	1968-1973
Mgr Bertrand Blanchet	1973-1992
Mgr Raymond Dumais	1994-2001
Mgr Jean Gagnon	2003-

La devise : «*Crescamus in illo per omnia*». *Grandissons en Lui* (le Christ) *de toute manière* (Eph. 4, 15). Le diocèse est placé sous le patronage du Christ-Roi dont la cathédrale porte le nom.

L'étendue géographique : Les Îles-de-la-Madeleine comprises, le diocèse s'étend sur 20 637 km² (7 968 milles carrés). Son territoire comprend les paroisses de la péninsule gaspésienne depuis Cap-Chat au nord jusqu'à Ristigouche au sud et les Îles-de-la-Madeleine.

Dans l'annuaire 2004 du diocèse de Gaspé, la population globale est de 96 924 personnes. De ce nombre, nous avons 84 671 baptisés en Jésus. Les communautés chrétiennes forment 61 paroisses, 2 dessertes et 2 missions micmaques. Sur 55 prêtres incardinés, environ 20 dans le ministère actif, 3 prêtres résidents mais incardinés ailleurs et 3 prêtres religieux participent à l'animation des communautés chrétiennes. Cette animation s'enrichit de la présence de 4 diacres, 152 religieuses, 3 membres d'institut séculier, 3 petites sœurs de la famille Myriam sur Mer et de nombreuses personnes laïques.



À partir de ces statistiques et de ce cadre physique, nous arrivons à l'organisation administrative de cet ensemble ecclésial. Notre évêque s'entoure d'un Conseil pour les affaires économiques et d'un Collège des consultants. Également, deux personnes laïques s'occupent des services administratifs : l'assistance aux paroisses (questions administratives et financières), la gestion des biens temporels du diocèse, la gestion financière et la comptabilité, la gestion des fondations diocésaines et la gestion des ressources humaines. Nous avons deux fondations importantes, celle du diocèse de Gaspé pour l'administration générale et celle de Mgr Albini Leblanc pour la vie des ministres ordonnés. Ce travail d'équipe se transmet au niveau paroissial. Chaque paroisse est administrée par un Conseil des marguilliers et marguillières et un(e) président(e) d'assemblée laïque. Le prêtre est nommé soit prêtre modérateur ou curé et fait partie de ce Conseil d'administration. Il en est le responsable légal. Ces marguilliers ou marguillières sont élus par l'assemblée des paroissiens et paroissiennes en novembre ou décembre de chaque année. Pour que la relève se fasse régulièrement, deux marguilliers sur six sont mis en élection à chaque année. Par ce processus d'élection, une continuité dans la façon d'administrer se poursuit. Dans la pratique, les présidents et présidentes d'assemblée ont des responsabilités plus développées dans la gestion pour l'entretien des biens des fabriques. Entourés des paroissiens et paroissiennes, ils organisent des activités de financement pour obtenir un budget équilibré. Depuis quelques années, nous avons une collecte organisée en partenariat paroisses – diocèse qui se vit à chaque automne. Cette nouvelle forme de participation des baptisés(es) donne des résultats très positifs et appréciés des administrateurs des paroisses et du diocèse. Également, une campagne pour la capitation ou dîme est organisée durant la



Mgr Jean Gagnon

période du Carême. Nous réalisons que chaque fabrique est capable de se prendre en main et de s'autofinancer dans notre contexte économique difficile dans nos régions rurales. Cet esprit de générosité est une caractéristique majeure de la population gaspésienne et madelinienne. Avec une base solide sur le plan financier, il est plus agréable de vivre notre mission pastorale.

Mgr Gagnon, notre évêque, s'entoure aussi d'un Conseil du presbytérium et d'un Conseil diocésain de pastorale. Ces deux Conseils se rencontrent régulièrement pour analyser les différents besoins de la population chrétienne pour leur cheminement de vie de foi. Les quatre fidélités des premières communautés chrétiennes sont les priorités de leur pastorale d'ensemble. Nous pensons à l'enseignement des apôtres et à la communion fraternelle, au partage du pain et aux prières. Ces personnes portent également les trois éléments de notre vocation baptismale, prêtre – prophète – roi. Nous sommes heureux d'avoir un énoncé de mission dans notre Église diocésaine qui a été pensé et formulé pour nous permettre de bien vivre les différents appels du Seigneur à former communauté chrétienne.

L'énoncé de mission :

Nous sommes une communauté de disciples de Jésus, vivant en Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine, interpellée par la Parole de Dieu. À ce titre, nous sommes personnellement appelés et envoyés pour continuer la mission du Christ : révéler un Dieu Amour au cœur du monde d'aujourd'hui.

Nous nous engageons à vivre en communion selon l'Évangile et à promouvoir dans nos communautés chrétiennes et la société certaines valeurs importantes chez nous : la confiance, le respect des différences, la cohérence, la solidarité et l'espérance.

Un document a été travaillé par les diocésains et diocésaines en Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine. Il s'intitule « Construire chez nous des communautés de disciples ». Il sera diffusé sur notre site web bientôt activé. *"De cette manière, le peuple saint est organisé pour que les tâches du ministère soient accomplies et que se construise le corps du Christ"*. (saint Paul à la communauté des disciples d'Éphèse, 4, 12-14). Ce document veut élaborer une vision et des orientations pour assurer l'avenir de nos communautés et de notre Église de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine. Les trois principes à la base sont fondamentaux et doivent se retrouver dans notre pensée pastorale : **Mission, Communauté, Synodalité**. Un document conciliaire a influencé ce travail, *Lumen Gentium*. Ce document a défini l'Église en affirmant qu'elle est le nouveau Peuple de Dieu, le rassemblement des disciples qui ont entendu le message de Jésus et veulent poursuivre sa mission.

Deux aspects fondamentaux de ce qu'est l'Église, nous sont rappelés :

- a) L'Église, c'est l'ensemble des disciples de Jésus qui cherchent à vivre comme des frères et des sœurs parce qu'ils se reconnaissent les enfants de Dieu, notre Père commun. À l'image des personnes de la Trinité, ils vivent en communion de cœur et d'esprit. **Ils forment une Église, communauté de disciples.**
- b) Mais comme disciples, ils entendent aussi chacun personnellement et comme communauté l'appel de Jésus à poursuivre sa mission : « Allez, faites des disciples... » (Mt 28, 19-20). **Toute l'Église est missionnaire.**

La communauté paroissiale est le premier lieu où chaque disciple de Jésus se sent concerné par la vie de l'Église. Dans une Église communion, prendre charge de sa

communauté est une responsabilité qui découle des engagements du baptême et de la confirmation.

Le secteur pastoral permet une solidarité nouvelle entre quelques communautés paroissiales. Selon l'expression de Jean-Paul II dans l'exhortation apostolique *Ecclesia in America*, le secteur est «une communauté de communautés et de mouvements» (no 41) au même titre qu'un diocèse l'est plus largement pour l'ensemble des communautés d'un territoire.

Dans notre esprit de coresponsabilité pour l'animation pastorale du Peuple de Dieu en marche en Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine, une nouvelle structure est proposée pour une prise en main significative dans les différents milieux de notre diocèse. Nous proposons une Équipe de pastorale paroissiale à la base appuyée par un Conseil pastoral de secteur et soutenue par une Équipe de permanents en pastorale. Regardons le fonctionnement de ces Équipes et de ce Conseil.

L'Équipe de pastorale paroissiale est une équipe au service de la pastorale de la paroisse qui, elle, regroupe tous les baptisés. En service dans la communauté, l'Équipe de pastorale paroissiale permet à tous les membres de la communauté de mieux vivre la mission et de témoigner de l'Évangile. Les quatre fidélités ou dimensions qui définissent la mission d'une communauté chrétienne sont présentes : la vie fraternelle, la proposition et l'éducation de la foi, la prière et la célébration, l'engagement pour la transformation du monde.

L'Équipe pastorale du secteur est formée d'un pasteur et de permanents, ordinairement des agents et agentes de pastorale. Ces permanents collaborent à la charge pastorale en assumant différentes fonctions particulières. Ces personnes partagent avec le pasteur les différentes responsabilités requises pour la bonne marche de l'ensemble.

Chaque communauté, tout au moins dans ses instances les plus représentatives, doit être impliquée dans la prise en charge de la mission dans un endroit donné. Le pasteur, ceux et celles à qui des responsabilités sont confiés par mandat, doivent mettre en place des lieux où cette prise en charge est visiblement et réellement signifiée. C'est la raison d'être d'un Conseil pastoral de secteur. Ce conseil est l'instance où les communautés paroissiales assument une responsabilité commune (la synodalité) pour la vie du secteur.

Dans chaque équipe de pastorale paroissiale (É.P.P.), trois à cinq personnes sont interpellées à s'engager au service de la communauté chrétienne. Une personne est nommée délégué(e) paroissial(e). Elle est chargée de rassembler l'équipe locale, d'assurer sa bonne marche et de la garder en lien (en communion) avec le pasteur et l'équipe pastorale de secteur. Elle est le leader de l'équipe. Les autres personnes se partagent les tâches de la responsabilité de l'annonce et de l'éducation de la foi, celle de la prière et de la célébration, celle de la transformation du monde et celle de la communion fraternelle.

Ces différents groupes d'animation sont également en lien avec les autres instances de la communauté chrétienne. Il est important que le Conseil de fabrique soit en étroite collaboration avec les personnes engagées en pastorale. Tous ces gens sont appelés à vivre la mission de l'Église dans un esprit de communion fraternelle. Nous savons que l'équipe des services diocésains a pour mandat de soutenir ces baptisés(es) engagés(es) dans leur milieu respectif.

N'oublions pas notre coordonnatrice en pastorale d'ensemble qui supervise plusieurs dossiers avec des collaborateurs et collaboratrices. Pensons à la coordination de la pastorale diocésaine, l'assistance aux paroisses, la formation, le service des communications, l'éducation de la foi, la pastorale pour couples et familles, la pastorale de la jeunesse, la liturgie, la condition des femmes, la pastorale missionnaire, Développement et Paix et la pastorale sociale.

Le Peuple de Dieu en Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine s'engage à la suite du Christ pour vivre l'appel du baptême et de la confirmation dans l'Esprit Saint par la prière, l'accueil de la Parole de Dieu et l'engagement caritatif. Notre cheminement de vie de foi ne se fait pas sans heurt. Nous avons besoin des grâces du Seigneur pour bien vivre ce projet d'Église dans la foi, l'amour et l'espérance. Nous demandons au Seigneur de nous guider par le souffle de l'Esprit Saint et de nous permettre de partager un témoignage de personnes sauvées et épanouies à toute l'humanité.

Que ce partage d'expérience ecclésiale nous éveille de plus en plus à la communion entre toutes les Églises locales. Nous sommes une Église une, sainte, catholique et universelle. C'est avec cette note fraternelle que je vous invite à venir visiter notre Église qui vit en Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine. Q

Références : *Annuaire 2004, diocèse de Gaspé.*

Construire chez nous des communautés de disciples, diocèse de Gaspé, septembre 2003.

